

# LES DRAMES

CAHIER  
B

**SCÈNE:  
VISAGE  
MULTIPLE**  
PAGE B 3

**CINÉMA:  
UN GRAND  
BERTOLUCCI**  
PAGE B 4

**LE LIVRE  
GROGNE**  
PAGE B 9

**DISQUES**  
page B 7  
**ARTS VISUELS**  
page B 10  
**FORMES**  
page B 12

## Les deux pieds DANS LA MARGE

CHACQUE ANNÉE, LE FRINGE FESTIVAL SEMBLE S'IMPLANTER ENCORE PLUS RÉSOLEMENT DANS LA MARGE. PAS DE SÉLECTION, PAS DE CENSURE. IL SUFFIT DE S'INSCRIRE: PREMIER ARRIVÉ, PREMIER SERVI. THÉÂTRE, MUSIQUE, CINÉMA, ARTS VISUELS; TOUT Y PASSE SUR FOND D'ODEURS SUSPECTES ET DE BROUÈ PLUS OU MOINS IMPORTÉE. RAMASSIS DE LAISSÉS-POUR-COMPTÉ SELON LES UNS, RENDEZ-VOUS INCONTURNABLE DES «BRANCHES» SELON LES AUTRES, LA 9<sup>E</sup> ÉDITION DU FRINGE ACCUEILLE PLUS DE 300 SPECTACLES DU 18 AU 27 JUIN AUTOUR DE LA GRANDE TENTE DRESSÉE SUR LE BOULEVARD SAINT-LAURENT. FAITES VOS CHOIX...

STÉPHANE BALLARGEON  
LE DEVOIR

Le «beau milieu» a aussi sa marge, sa frange, son Fringe, quoi. L'épicentre de la création underground, résolument marginale, le quartier général du festival Fringe est concentré en pur jus sur le boulevard Saint-Laurent, en plein cœur du centre-ville. Un tout petit deux pièces, aux allures de chambres d'ados. Les affiches plus ou moins pétées égayent les murs lézardés. Même la charmante rouquine Gillian Anderson (l'agent très spécial Dana Scully des *X-Files*) y tient avec trois punaises, un anneau dans le nombril. Quelques ordinateurs crachent régulièrement des «iméles». Des meubles de brocante, des antiquités du futur servent de classeurs à documents. Et le sol est à moitié couvert de papiers froissés, de bouteilles d'eau vides et de poussière moutonnante.

L'équipe du Fringe 1999 patouille dans cette marge depuis six mois pour préparer ses 400 coups de théâtre, mais aussi de danse et de musique. Le premier, le coup d'envoi de la neuvième édition du festival, a été frappé hier soir. Les autres seront martelés au cours des dix prochains jours et nuits, jusqu'au 27 juin, par une soixantaine de troupes et de troupettes, souvent amateurs, presque toujours sans moyens. De joyeuses bandes d'artistes en herbes folles venus de Montréal, bien sûr, mais aussi des autres grandes villes canadiennes (de Chomedey-Laval à Toronto), des États-Unis, du Japon et même du Mali. Au total, la neuvième édition du Fringe va accueillir quelque 300 représentations. La frange ratisse large, assez large.

«On n'a pas de plafond mais ce bureau est bourré d'énergie et d'idées folles, des plus folles et des plus intéressantes idées de théâtre à Montréal, selon moi», explique Jeremy Hetchman, originaire de New York, producteur du Fringe québécois depuis

VOIR PAGE B 2: FRINGE

SOURCE FRINGE 99

## FRINGE

SUITE DE LA PAGE B 1

quatre ans, après y avoir monté des spectacles et bossé comme bénévole. «Le Fringe est une nécessité pour les petites et les jeunes compagnies qui veulent montrer leur travail. Le réseau de diffusion habituel, en salles, coûte très cher et demeure inaccessible pour à peu près tous ceux qui viennent se réfugier chez nous.»

Et tous ceux qui frappent à cette porte expérimentale et souhait sont reçus, sans discrimination. La programmation ne respecte qu'un seul

principe, celui du premier arrivé, premier servi, avec toutefois un système de quotas. L'inscription coûte moins de 465 \$. Les billets se vendent 9 \$ ou moins, peu importe le spectacle. Le festival ne retient que 50 petits sous par billet, le reste profitant aux artistes. Le Fringe est hyperdémocratique et même un peu anticapitaliste.

## Malin Mali

Et alors? Ça donne quoi, concrètement? A vrai dire, il est difficile de le prédire, la plupart des spectacles

étant des créations. Mais ce n'est pas le cas de la coproduction franco-québéco-malienne *Une hyène à jeun*, qui pourrait bien devenir le *must* de cette neuvième édition. Le drame historique de Massa Makan Diabaté a été créé au Festival de théâtre des réalités de Bamako, en décembre 1998, repris à Abidjan, où il a remporté le prix UNESCO pour la promotion des arts, et rejoué à Ottawa au début du mois, dans le cadre des 15 jours de la dramaturgie des régions, où il n'a encore reçu que des éloges. *Une hyène...* mord encore à l'affiche ce soir et demain.

L'action se déroule en 1886, après la signature d'un traité de paix signé par le roi Touré. Le souverain doit dépêcher un de ses deux fils en France pour y percer le secret des Blancs. La fresque est rendue par une douzaine de comédiens. Les représentations sont proposées en plein air, sur le campus de l'université McGill, où seront installées des tentes, où brûleront des feux de camp. En fait, *Une hyène à jeun* s'est résigné à s'inscrire au Fringe pour profiter de la possibilité de jouer en plein air. C'est aussi un des rares spectacles présentés en français — il n'y en a que trois au total —, ce qui rajoute à la distinction, mais qui s'en plaindra?

Au cours des trois dernières années, tous les shows étaient proposés là, sur les terrains de McGill. Cette fois, la marge revient au cœur de la ville, dans cinq salles, dont le Building Danse, l'Espace Tangente et l'Espace Gordie (4001, rue Berri), toutes situées autour de la Main. «C'est la meilleure nouvelle de cette édition», juge Patrick Goddard, qui dirige l'administration de la grosse machine 1999. Les représentations sont offertes tous les jours de midi à minuit, avec quelques extras en prime vers deux heures du matin...

## Sex, drugs and rock'n'roll

Le Fringe est jeune et le Fringe est donc traversé par quelques obsessions de jeunes, toujours les mêmes, l'humour et le sexe par exemple. Surtout le sexe, si on en juge par quelques titres de spectacles. Un condom est épinglé sur le communiqué de *Carl Rosensweig*, *How Was Your Vasectomy?* La pièce *Everybody's F#\$\*ing But Me* met en scène un travelfoie en manque de cul. *Please God, I Swear I'll Never Have Sex Again* parle «des relations que nous entretenons avec les autres et avec nous-mêmes».

A vu de vieux profane, le joyeux bordel relaye ainsi une certaine marge culturelle peuplée de drôles de numéros biberonnant aux théories post-modernes et de constructivistes, imbibés de *cultural studies* et de revendications pour les différences. Le Fringe semble condenser

en pur jus le lobby politiquement correct de l'université Concordia ou du village gay. «Il n'y a pas que des lesbiennes proposant du live body piercing», ironise Goddard. «Mais c'est possible de faire ça, rajoute Hetchman. Et c'est peut-être parce qu'on présente des shows de ce genre qu'on a la réputation qu'on a. En fait, étant donné le mode de sélection, qui n'en est pas un, il n'y a pas vraiment moyen de deviner ce qui sera présenté ou d'identifier des tendances lourdes. Le Fringe présente du théâtre, du bon théâtre, très direct, et c'est tout.»

Les deux organisateurs, Goddard et Hetchman, fournissent aussi des preuves concrètes de la large ouverture d'esprit expérimental de leur événement. La programmation compte par exemple une pièce présentée dans la salle de billard branchée du Swimming, un jam de bande dessinée, un marathon d'écriture de 24 heures. Dans ce cas, les pièces seront écrites la nuit, montées le lendemain et jouées le soir suivant. Les équipes de production vont même être réparties de manière aléatoire. Et bonsoir l'expérimental, encore une fois.

## Le plus gros show du monde

La logique est la même depuis le début de la décennie à Montréal mais depuis un demi-siècle dans le monde. Le premier Fringe est apparu à Edimbourg, en Ecosse, juste après la Deuxième Guerre mondiale, en 1947 précisément. L'idée était alors de créer une «scène pour la paix et l'unité en Europe». Huit compagnies ont participé à la première édition. L'appellation contrôlée en référence à la frange a été formulée par un gentil journaliste l'année suivante.

La marge a pris de l'expansion de décennie en décennie. Cinq ans plus tard, le Edinburgh Festival Fringe est devenu «the greatest show on earth», comme le proclame son site Internet ([www.edfringe.com](http://www.edfringe.com)). Il existe des dizaines de Fringe à travers le monde, surtout dans les pays des peuples de langue anglaise, comme disait Winston. Certaines troupes font le circuit mondial. Chaque été, la maison-mère de cet empire reçoit maintenant plus de 1000 compagnies de près de 40 pays, offrant plus de 1500 spectacles, plus de 14 000 représentations sur près de 200 scènes pendant près d'un mois. Au total, un demi-million de spectateurs participent à cette méga-foire.

Face à ce géant, le Fringe de Montréal conserve des allures lilliputiennes. L'an dernier, la huitième édition a tout de même contenté environ 10 000 personnes. «Montréal est vraiment une ville de théâtre francophone», observe Hetchman. «Et Montréal a déjà des festivals en masse, ajoute Goddard. À Edmonton, il n'y a que le festival de jazz et le Fringe. Et le Fringe marche beaucoup.»

Bon an, mal an, le budget de la version locale oscille autour de 100 000 \$, les trois ordres de gouvernement fournissant environ 40 % du petit magot. Le reste provient en bonne partie de la vente de bière, qui coule à flots pendant le Woodstock théâtral. Après le deux-pièces mal astiqué du boulevard bilingue et multiculturel, la tente à bière et l'espace Chanvre en ville (*sic*), près de la rue Napoléon, constituent le cœur de cette fête des mangeurs (et des buveurs et des fumeurs...) de la marge.

À QUÉBEC

## Alchimie d'une rencontre

Le Musée du Québec fait dans l'inédit avec une exposition consacrée à Degas et Pissarro



SOURCE MUSEE DU QUEBEC

Détail de Edgar Degas par lui-même, 1857. Edgar Degas.

NATHALY DUFOUR

À première vue, l'idée de réunir les estampes d'Edgar Degas et de Camille Pissarro au sein d'une même exposition peut étonner. *Alchimie d'une rencontre*, l'exposition présentée jusqu'au 22 août prochain au Musée du Québec par le Cabinet cantonal des estampes de Vevey, ose pourtant faire cette proposition. Conçu par Nicole Minder, conservatrice de ce Cabinet cantonal suisse, et organisé à Québec par le conservateur en chef Didier Priou, le projet, «totalement original», permet de porter un regard neuf, éclairé et cohérent sur les œuvres de Degas et de Pissarro. Et au sortir de l'exposition, on s'étonne que personne n'ait songé à orchestrer ce métissage avant!

Bien que contemporains — nés respectivement en 1832 et en 1830 —, les deux hommes ne pouvaient être plus différents, tant par leur personnalité et leur position sociale que par les sujets privilégiés dans leurs œuvres. Ils participent tous deux aux expositions des Impressionnistes de 1874 à 1886, mais, alors que Pissarro se voyait identifié comme un «impressionniste pur» par le critique Théodore Duret — au même titre que Monet, Renoir et Sisley —, Degas se considérait surtout comme un réaliste. Né dans les Antilles danoises, Pissarro est issu d'une famille de marchands tandis que Degas est catholique, Parisien et profondément cultivé. Installé à Pontoise, puis à Osny, où il élèvera une nombreuse famille, Pissarro consacre la quasi-totalité de son œuvre aux paysages. Degas le citadin s'intéresse surtout au monde du théâtre et aux chevaux de course.

Doyen du groupe des Impressionnistes, Pissarro semble plus sensible

que les autres aux problèmes sociaux. Engagé politiquement (socialiste à forte tendance anarchiste), il démontre une profonde humanité et devient une figure paternelle pour plusieurs jeunes artistes, tel Cézanne qui le définissait comme «l'humble et colossal Pissarro». Degas, quant à lui, semble avoir une facilité incroyable à s'aliéner les gens, en particulier à la suite de l'affaire Dreyfuss en France. À cette époque, il devint un antisémite convaincu et coupa les ponts avec ses amis juifs, dont Pissarro.

## Une passion commune

Tout, donc, semble séparer ces deux hommes. Pourtant, Pissarro et Degas partageront une passion commune pour l'estampe et travailleront conjointement à élargir le spectre des possibilités données par la presse en taille-douce. D'autres peintres impressionnistes toucheront à ce mode de création, mais de façon sporadique, alors que Degas et Pissarro se considèrent comme graveurs au même titre que peintres.

L'ouverture de ports japonais au commerce international, à partir de 1854, provoque un véritable engouement pour l'art japonais en Europe. Degas s'initie le premier aux eaux-fortes, par l'entremise de Félix Bracquemont, membre de la Société des aquafortistes fondée en 1862. Ce dernier lui fait découvrir l'audace de l'estampe japonaise. Degas s'intéresse alors aux techniques et aux procédés de composition de l'image. De 1857 à 1865, il exécute dix-neuf portraits à l'eau-forte, dont un autoprotrait considéré comme un chef-d'œuvre du genre. On peut d'ailleurs admirer trois états de cette œuvre au début de l'exposition. Pissarro aurait quant à lui fait ses débuts de graveur vers 1865, pour ensuite délaisser cette technique pendant une dizaine d'années avant de s'y remettre en 1872, à l'instigation du docteur Gachet.

## Audace et innovation

La véritable rencontre entre les deux artistes se produit autour des années 1879-80. Le travail de Degas fait preuve d'un accomplissement certain alors que celui de Pissarro s'inscrit dans un nouveau souffle, révélant l'incroyable potentiel de moyens de définition que l'estampe offre. Ils échangent sur leurs travaux, expérimentent parfois frénétiquement et concoctent un projet de journal, *Le Jour et la Nuit*.

Pour d'obscures raisons, le projet avorte et l'ensemble des œuvres gravées des deux hommes restent quasiment inédites et très peu connues. Rares aussi, puisque Degas et Pissarro firent très peu d'impressions de chaque pièce, plus intéressés qu'ils étaient par le processus de création que par le résultat.

L'exposition, bâtie de manière fusionnelle plutôt que banalement linéaire, présente 87 œuvres des deux maîtres, dont 76 pièces provenant d'une collection particulière de Suisse, la collection Josefowitz. Un tel regroupement d'eaux-fortes, de lithographies et de monotypes permet d'apprécier l'audace des techniques utilisées, l'innovation dans les compositions — parfois carrément avant-gardistes compte tenu de l'époque — ainsi que le caractère distinct et non-subordonné à la peinture qui fait de ces pièces des objets d'art en soi. Moins spectaculaires au premier regard qu'une huile ou une gouache, mais néanmoins fascinants et hautement instructifs. A voir avant que l'exposition ne s'envole pour Jérusalem à l'automne prochain.



NEIL OTTESEN

Les membres de la compagnie théâtrale Wits End.



ANNETTE BUCHKOWSKI

Roseann Wilshere dans *Dried Flowers*.

Partagez en famille, entre amis, l'expérience du théâtre jeune public



La Maison Théâtre vous propose 11 spectacles, des activités, des animations, des expositions et... de belles découvertes!

Abonnez-vous dès maintenant!

Profitez de réductions avantageuses. Il suffit de choisir trois spectacles ou plus pour vous abonner.

Pour obtenir gratuitement notre brochure de saison:

La Maison Théâtre

245, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2X 3Y6

Saison 1999-2000

Programmation officielle

*Le Jardin de Babel* (4 à 9 ans) • du 1<sup>er</sup> au 24 octobre 1999  
*Partie de quilles chez la Reine de cœur* (6 à 10 ans) • du 27 oct. au 14 nov. 1999  
*L'Arche de Noémie* (8 à 13 ans) • du 17 au 28 novembre 1999  
*Le Violoniste* (4 à 9 ans) • du 1<sup>er</sup> au 19 décembre 1999  
*Charlotte Sicotte* (4 à 8 ans) • du 2 au 20 février 2000  
*L'Autoroute* (9 à 12 ans) • du 8 au 19 mars 2000  
*Déséquilibre - Le Défi* (12 ans et plus) • du 21 au 26 mars 2000  
*Mathieu trop court, François trop long* (8 à 12 ans) • du 9 au 21 mai 2000

La Maison Théâtre buissonnière

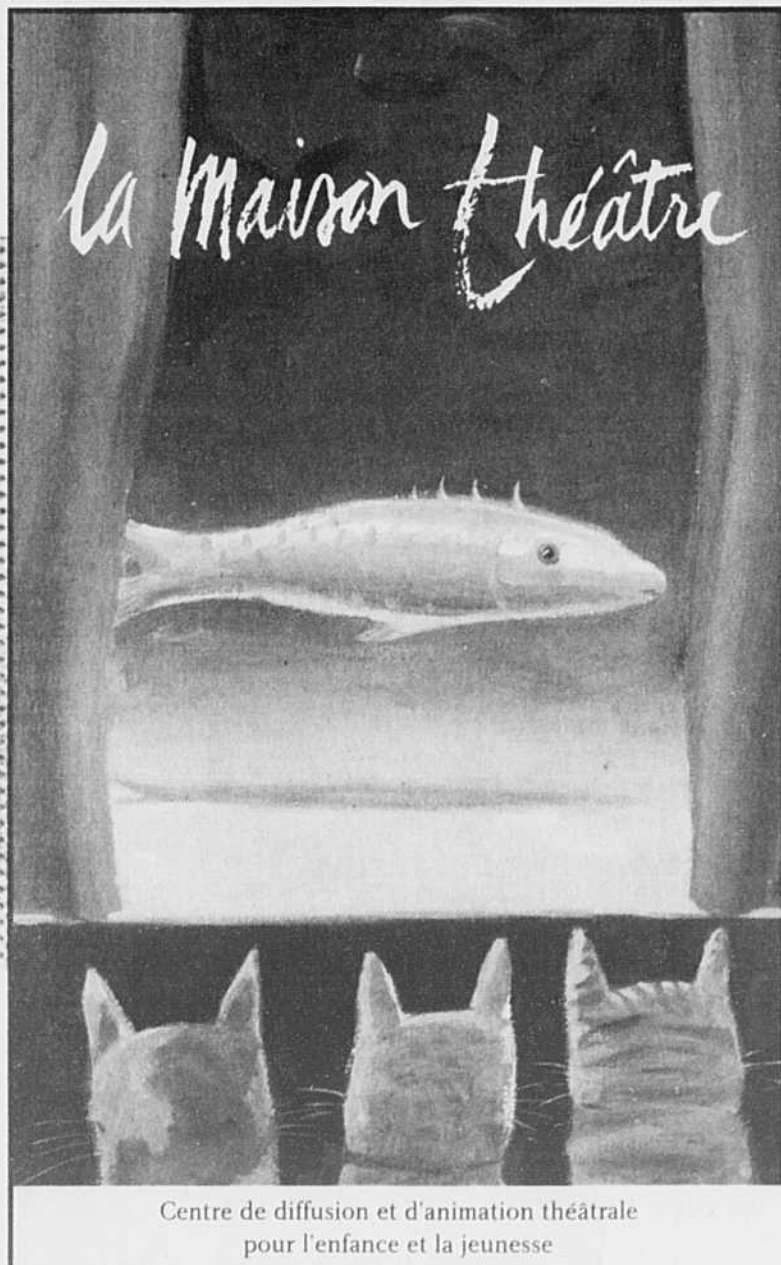
*Duos Spectacle de danse* (6 à 12 ans) • du 22 au 27 février 2000

Volet international - Le printemps italien

*Les Amis de Loulou* (4 à 8 ans) • du 5 au 16 avril 2000  
*L'Attrape-souris* (4 à 8 ans) • du 21 au 30 avril 2000

(514) 288-7211

Une brochure à l'intention des groupes scolaires est également disponible.



Centre de diffusion et d'animation théâtrale pour l'enfance et la jeunesse

SCÈNE

# Les multiples visages d'Arturo Brachetti

Le comédien italien, qu'on verra dans Arturo Brachetti, transformiste, se spécialise dans l'art de passer d'un personnage à l'autre en quelques secondes

SOLANGE LÈVESQUE

Pouvons-nous imaginer une scène de *Madame Butterfly* interprétée à la manière de Feydeau par un seul artiste? Une pièce à huit personnages incarnés par le même acteur? Ou 33 personnages apparaissant dans un seul spectacle et joués par un unique comédien? Arturo Brachetti l'a fait. Il a aussi fait *Aida* à lui tout seul, éléphants y compris. Dans *Arturo Brachetti, transformiste*, qu'il donnera du 29 juin au 25 juillet au Festival juste pour rire (FJPR), il deviendra, entre autres, Scarlett O'Hara, la mer, le requin de *Jaws*, les amoureux de *Casablanca*, Gene Kelly et... les quatre saisons.

## De Fregoli à Brachetti

L'été dernier, Arturo Brachetti donnait une petite performance sur une scène extérieure du FJPR. Succès monstre. Gilbert Rozon l'a donc invité à créer un spectacle en salle cette année, lequel sera présenté dans la série «Les incontournables». Pour mettre au point ce spectacle neuf, Rozon lui a proposé une équipe d'élite, à commencer par Serge Denoncourt à la mise en scène et Pierre Bernard à la direction artistique.

Héritier spirituel du grand Leopoldo Fregoli, virtuose du transformisme (l'art de passer d'un personnage à l'autre en quelques secondes), Brachetti est aujourd'hui l'un des artistes les plus célèbres et les plus populaires en Italie. Il joue sur toutes les scènes du monde. Le théâtre, les ombres chinoises, la magie et la prestidigitation sont aussi dans ses cordes; il a incarné récemment un Puck fabuleux dans *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, un rôle qu'il reprendra en Italie la saison prochaine. Denoncourt, qui a vu Arturo dans ce rôle et sur diverses scènes italiennes, ne tarit pas d'éloges sur lui; joint au téléphone, il décrit son travail comme étant «dans la tradition européenne de la variété [...] un mélange de théâtre, de magie, de pochades, d'humour, de poésie, de burlesque et de grand art, avec un relent de commedia dell'arte s'inspirant du riche héritage italien dans un esprit très différent de celui des comiques québécois».

Rien ne destinait Arturo à la scène. «J'étais plus maigre et plus timide que les autres, avoue-t-il. Le théâtre est pour moi une revanche sur la vie.» Ses parents espéraient en faire un prêtre. «Ils m'ont mis en pension dans un séminaire parce que j'étais bien gentil», ajoute-t-il, pince-sans-rire. Coup fumant du destin, c'est un prêtre qui lui transmettra le goût du spectacle. Ce professeur s'amu-

sait à la prestidigitation et potassait les secrets des magiciens; il apprend quelques tours à son jeune élève. Maquillé et costumé par les bonnes sœurs, Arturo Brachetti obtient, à la fête du directeur, un succès qui l'incitera à se perfectionner. À 15 ans, il se transformait déjà en six personnages.

À la demande de ses parents, il a complété sa formation de maître d'école, mais il n'enseignera jamais: le spectacle l'absorbera complètement. Dès qu'il entend parler de Fregoli, qui avait élaboré et pratiqué avec une maestria légendaire le transformisme au début du siècle, Brachetti part à la conquête du savoir-faire de ce phénomène. Il en résultera *Fregoli*, une comédie musicale biographique-fantaisiste où il incarne l'illustre maître. Le spectacle est une telle réussite qu'il remporte le prix attribué en Italie au spectacle ayant fait le plus grand nombre d'entrées.

## Un art multidisciplinaire

Mais qu'est-ce qui allume tant Brachetti dans le transformisme? «L'occasion de vivre intensément plusieurs vies, explique-t-il, d'entrer momentanément dans la peau de personnages très différents.» Il peut incarner aujourd'hui plus de 350 personnages. «Il ne s'agit pas d'imitations mais plutôt d'évocations», tient-il à préciser. On s'en doute; l'artiste qui pratique cet art doit maîtriser parfaitement plusieurs disciplines. À l'instar du prestidigitateur, il doit opérer à un rythme qui favorise l'illusion d'optique. «Cela demande de l'énergie, une grande souplesse physique et mentale... et une santé de fer!» reconnaît Brachetti en buvant son jus de fruit. En matière d'initiateurs, Arturo se réclame également de Rao, «un maître indien, fabuleux spécialiste des ombres chinoises, le plus vieux cinéma du monde», note-t-il. Bien sûr, il parle aussi du compatriote Fellini, qui ne cesse de l'inspirer et à qui le numéro final du spectacle donné sur une musique de Nino Rota est consacré. Brachetti décrit ainsi le fil rouge de son spectacle: «L'histoire faussement autobiographique d'Arturo perdu entre ses personnages, qui découvre à la fin que chacun possède son placard intime rempli de déguisements et qu'il faut être conscient de ce placard. Chez Fellini, j'ai découvert un placard merveilleux», affirme-t-il.

Ravi de revenir au Québec dans un contexte où il pourra offrir un spectacle substantiel (deux heures), Brachetti se dit impressionné par la liberté esthétique des artistes de la scène ici.

«En Italie, on doit faire tomber des murailles pour rénover le théâtre; ce

n'est pas facile de se faire une place et de s'imposer. Tout est plus lourd, plus vieux, raconte-t-il. La tradition constitue un trésor inestimable, mais on est parfois lestés par son poids! Ici, tout est ouvert, neuf.»

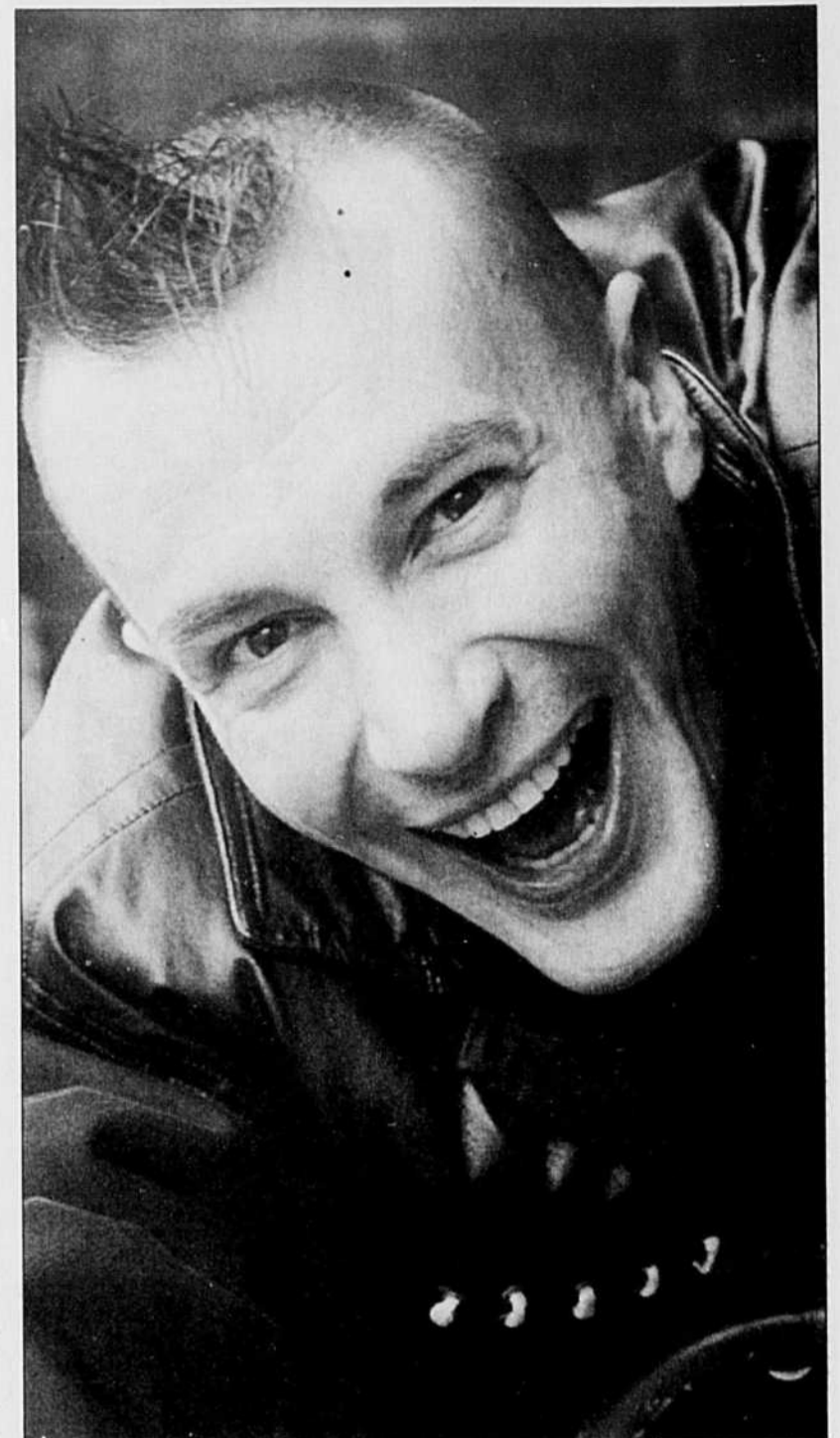
À parler avec ce jeune homme au physique d'adolescent, on s'aperçoit qu'il a réuni, au fil de ses multiples expériences, des idées précises et aussi quelques principes théoriques concernant la scène. «Le théâtre n'est pas un musée, affirme-t-il; il devrait être un lieu d'amusement où l'on paie pour éprouver des émotions, pour rire et pour pleurer. Les acteurs sont là pour proposer quelque chose

d'original: des rêves, des idées, des façons inusitées de voir la vie.» Il a également élaboré son «paradoxe du comédien» personnel. «L'acteur joue une partie secrète de lui-même, souligne-t-il. Derrière le

masque, on se sent très fort parce qu'on est protégé. Sur scène, il faut savoir ouvrir certains petits tiroirs fermés en nous, le sadisme et la violence, par exemple, et les brûler sur scène comme des fantômes.» Brachetti est convaincu que, si l'acteur y arrive, s'il joue vrai, le spectateur le détecte inconsciemment et, comme l'acteur, il se sent mieux dans sa peau par la suite. «Houdini, raconte-t-il, était claustrophobe; les spectateurs l'ignoraient mais ils ressentaient l'émotion authentique qui se dégageait de lui, et c'est sans doute ce qui donnait autant d'intensité à sa présence et de crédibilité à ses numéros.»

Le mot de Cocteau, cité par Brachetti à propos du jeu, lui conviendrait parfaitement: «Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité.»

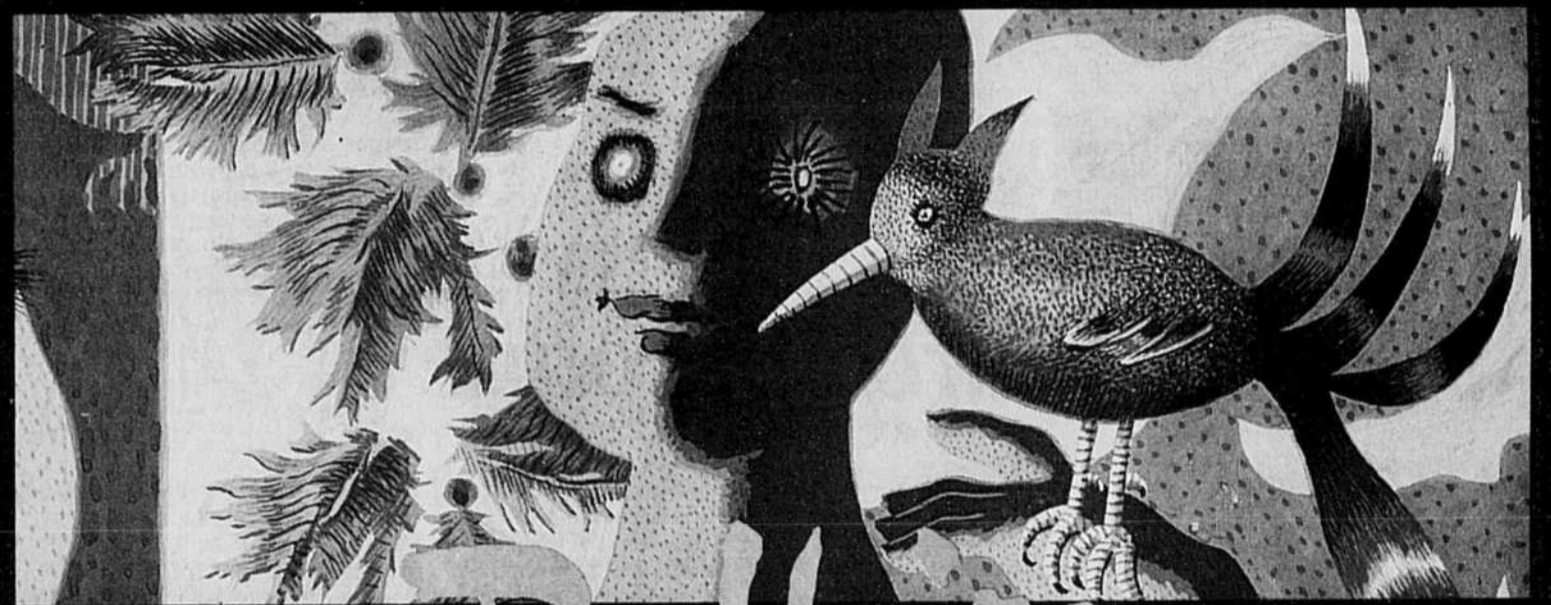
Coup fumant du destin, c'est un prêtre, qui s'amuse à la prestidigitation et potassait les secrets des magiciens, qui a transmis à Arturo le goût du spectacle



Arturo Brachetti

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## LA RÉALITÉ A TOUJOURS BESOIN DE L'IMAGINAIRE



# Dallaire

3 juin 29 août 1999

Plongez dans l'imaginaire, le rêve et la fantaisie de l'univers du peintre Jean Dallaire (1916 - 1965).

Laissez-vous envoûter par les œuvres parfois surréalistes, souvent poétiques, de ce grand artiste québécois.



Patrimoine canadien



Casino de Charlevoix

Commanditaire présentateur



Edgar Degas, Edgar Degas par lui-même, 1857. Eau-forte et pointe-sèche. Impression monotypée. 31 état. Collection Josefowitz.



Camille Pissarro, La Masure, 1879. Aquarelle, eau-forte, vernis noir et émail, imprimé en couleurs. 8<sup>e</sup> état. Collection Josefowitz.

## DEGAS ET PISSARRO

### Alchimie d'une rencontre

Cette exposition conçue par le Cabinet cantonal des estampes de Vevey (Suisse) compte 87 eaux-fortes, lithographies et monotypes réalisés par deux des plus grands graveurs impressionnistes, Edgar Degas et Camille Pissarro.

Heures d'ouverture: Tous les jours de 10 h à 17 h 45; le mercredi de 10 h à 21 h 45.

Droits d'entrée: Adultes: 7 \$; Aînés (65 ans et plus): 6 \$; Étudiants: 2,75 \$; Jeunes de 12 à 16 ans: 2 \$; Moins de 12 ans et Amis du Musée du Québec: entrée gratuite.

Renseignements: (418) 643-2150 www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

17 juin 22 août 1999

Le Musée du Québec: L'Art de passer à l'an 2000

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.



HÔTEL  
LOEWS LE CONCORDE  
QUÉBEC

## PROFITEZ DE NOTRE FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

- CHAMBRE AVEC VUE SUR LE FLEUVE
- PETIT DÉJEUNER BUFFET
- BILLETS POUR LE MUSÉE

À partir de 99 \$ par personne, par nuit, en occupation double.

Taxes non incluses. Chambre en classe Hospitalité.

L'HÔTEL OFFICIEL DE L'EXPOSITION, À PROXIMITÉ DU MUSÉE DU QUÉBEC, INFORMATION / RÉSERVATION 1 800 463-5256



SOURCE FESTIVAL JUSTE POUR RIRE

Brachetti avait récolté un succès monstre avec sa petite performance sur scène extérieure au dernier FJPR.

LES ARTS

CINÉMA

# Muet sacrifice

## SHANDURAI

Réalisation: Bernardo Bertolucci. Scénario: Bernardo Bertolucci et Claire Peplow, d'après une nouvelle de James Lasdun. Avec Thandie Newton, David Thewlis, Claudio Santamaria. Image: Fabie Ciancetti. Musique: Alessio Vlado.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Il fallait, ironie du sort, un film tourné au départ pour la télévision, à petit budget (moins de trois millions), pour que tout à coup renaisse l'esprit de Bertolucci de ses œuvres anciennes, celui qui n'avait pas encore goûté aux machines à grand déploiement comme *Le Dernier Empereur* et *Little Buddha*. Ce Bertolucci des origines, intimiste, subtil, pudique, qui nous avait laissés sur notre faim avec son précédent *Beauté volée*, beaucoup plus racoleur, nous offre le magnifique *Shandurai*, œuvre à la fois habitée et silencieuse, faite de non-dits, antithèse du modèle hollywoodien où chaque scène s'explique si lourdement. Dans un jeu du chat et de la souris où l'amour se transforme en sacrifice pur, un homme et une femme s'approcheront, se repousseront, se livreront à un fascinant chassé-croisé où la poésie domine.

Le film s'ouvre en Afrique sur un chanteur griot qui nous fait pénétrer une sorte de légende. Une jeune femme (Thandie Newton), activiste politique, voit son ami brutalement arrêté par la police. Rupture. Et la caméra de pénétrer ensuite un tout autre univers: cette demeure étrange à Rome, remplie de trésors, dotée d'un immense et magnifique escalier circulaire. Un pianiste-compositeur solitaire (David Thewlis) loue une chambre à la jeune femme qui y poursuit ses études de médecine en échange du ménage qu'elle fait dans cette maison.

Il en tombe amoureux, le lui révèle maladroitement, mais le seul rêve de Shandurai serait de voir son mari sortir de prison. Qu'à cela ne tienne...

Au fil des jours, la maison se videra de ses tapisseries, de ses sculptures, de ses trésors. Cet artiste, de toute évidence — mais ce ne sera jamais explicité —, se dépouille de ses biens pour faire avan-



Thandie Newton dans le magnifique *Shandurai* que nous offre Bernardo Bertolucci.

cer l'enquête et payer les pots-de-  
devin en vue de la libération du mari  
de celle qu'il aime.

La relation se joue et se noue à  
travers les regards, les feintes, les  
reculs et les notes du pianiste qui  
s'exprime par sa musique bien davan-  
tage qu'avec des mots. David  
Thewlis, qui, dans les films de Mike  
Leigh particulièrement, jouait les ex-  
centriques et les prosos, entre ici  
avec une infinie subtilité dans la  
peau d'un bourgeois dont on ignore  
les vrais antécédents, de toute évi-  
dente fils de famille. Son rôle est  
souvent presque muet, d'où l'importan-  
ce des yeux, du sourire, véhi-  
cules de l'émotion. Quant à la jeune  
et magnifique Thandie Newton, sa  
lumineuse présence est le second pi-  
lot du film. L'intelligence de ses  
yeux, le trouble (non dit lui aussi)  
qui gagnera au long des jours son  
personnage, sont le fil d'une lin-

trigue psychologique perçue à tra-  
vers son regard.

C'est la caméra souvent à l'épaule  
qui donne son rythme à *Shandurai*,  
glissant sur ces murs qui se vident  
peu à peu, sur ces mains sur un cla-  
vier, sur ces pas grimant les  
marches, sur cette main venue es-  
suyer une statue. La maison où domine  
le grand escalier leitmotiv est un  
personnage à part entière, un lieu  
clos, magique, où tout est possible. Le  
film avec sous-titres à l'appui saute  
d'ailleurs à travers les langues, utili-  
sant l'anglais surtout mais également  
l'italien et le dialecte africain à l'oc-  
casion. Aucune convention linguistique  
n'est plaquée. Les changements de  
langue se font naturellement comme  
dans toutes les grandes villes poly-  
glottes du monde.

Certaines scènes auraient pu sauter,  
celle avec l'ami d'université de  
Shandurai n'apporte rien à l'intrigue.

L'envoûtement est ailleurs, dans ce  
pas de deux lancinant, dans ce choc  
des cultures, entre l'univers sonore  
de l'artiste occidental et les rythmes  
africains qui séduisent la jeune fem-  
me. Des scènes volées à la rue appen-  
tent la pulsation urbaine, une Rome  
mouvante, cosmopolite, avec la foule  
si dense et étrangère au drame de sé-  
duction et d'abnégation qui se joue  
dans l'espace clos.

Avec une vraie finesse dans le  
tempo, dans la lente montée psy-  
chologique, dans le maniement des  
voiles, Bertolucci devenu transpar-  
ent, épique avec une vraie simplicité  
les réactions de ses personnages.  
Toute l'arrogance du cinéaste  
grand public disparaît pour laisser  
place à une pure beauté inquiète, à  
des secrets semi-révélés, à des  
portes entrouvertes dont cette  
œuvre en demi-tons, si touchante et  
mystérieuse, est tissée.

# Entre l'horreur et la honte

## THE LAST DAYS

Documentaire de James Moll. Avec Tom Lantos, Alice Lok Cahana, Renée Firestone, Bill Basch, Irene Zisblatt. Image: Harris Done. Musique: Hans Zimmer. États-Unis, 1999, 86 minutes.

MARTIN BILODEAU

Quelle belle recherche permet  
de faire le recensement des té-  
moignages des survivants de la  
Shoah, amorcé à l'initiative de Ste-  
ven Spielberg à la suite de l'impact  
suscité par son bouleversant *Schind-  
ler's List*? Une belle recherche, qui a  
servi ici à récupérer cinq de ces vi-  
brants témoignages pour former le  
cœur de *The Last Days*, un remar-  
quable documentaire réalisé par  
James Moll (réalisateur de deux  
précédents documentaires sur l'Ho-  
locauste) et produit  
par Spielberg, qui  
nous reporte à la fin  
de la guerre, en mars  
1944, alors que l'ar-  
mée d'Hitler, de plus  
en plus consciente de  
sa défaite prochaine,  
envahit la Hongrie et  
met en action, avec  
une barbarie inouïe et  
selon un échancier  
comprimé, son projet  
de solution finale.

Les cinq Hongrois  
qui témoignent dans le  
film, parmi lesquels on  
retrouve le député ré-  
publicain de la Califor-  
nie, Tom Lantos, ont  
été déportés vers les  
camps d'Auschwitz et  
de Dachau dans la der-  
nière année du conflit, et la plupart y  
ont vu périr leur famille. Ils étaient à  
l'époque dans leur prime jeunesse, ce  
qui explique d'ailleurs leur survivance  
mais aussi la force de leur mémoire,  
mise à profit au cours de témoignages  
qui rappellent des incidents avec une  
incroyable clarté. A leurs té-  
moignages recueillis dans leur salon,  
la plupart en Amérique, les sujets re-  
font, avec les caméras braquées sur  
eux et le membre de leur famille ap-  
pelé à les épauler, un pèlerinage dans  
les camps et les lieux de leur enfance,  
rappelant du même souffle le bon-  
heur de leur vie d'avant, l'horreur de  
leur vie pendant et la déroute de leur  
vie d'après.

Mais c'est surtout l'horreur du  
pendant que *The Last Days* explore:  
le monde réduit à un objet, à  
leur rêve de survivance, qui s'in-  
carne ici par le maillot de bain de  
l'une, confisqué à l'entrée du  
camp, là par les diamants de

l'autre, préservés grâce au tube di-  
gestif où ils ont séjourné pendant  
des mois de détention.

James Moll a eu l'heureuse idée  
d'ajouter en contrepoint le témoigna-  
ge d'un médecin nazi, affranchi de  
tout blâme après qu'il eut été démon-  
tré que les expériences qu'il faisait à  
Auschwitz servaient principalement à  
détourner les juifs de la chambre à  
gaz, et celui d'un soldat américain, qui  
raconte l'arrivée de l'armée alliée  
dans les camps de la mort.

Car l'idée du film n'est plus de  
remettre en cause les événements du  
passé mais bien de leur donner un  
éclairage personnalisé par trois  
femmes et deux hommes dont les  
destins ont convergé, autrefois, vers  
la même détresse indignée et la  
même impuissance honteuse.

Aussi, sans se distinguer à tout  
prix des témoignages entendus par  
le passé, le cinéaste se penche avec

une insistante délica-  
tesse sur le sentiment  
de honte qui a gagné  
les cinq juifs tandis  
qu'ils étaient achemi-  
nés vers les camps,  
sentiment qui ne s'est  
jamais totalement dis-  
sipé depuis. La réalité  
dont ils ont été les  
instruments et les té-  
moins, à laquelle ils  
se sont, dans bien  
des cas, habitués jus-  
qu'à l'accepter, est ri-  
goureusement docu-  
mentée par des  
images d'archives ex-  
trêmement difficiles  
à regarder, qui répon-  
dent comme des  
flashes hallucinants à  
cinq histoires denses

et bouleversantes, évidemment choi-  
sies parmi les meilleures des 50 000  
répertoriées jusqu'à présent par la  
Survivors of the Shoah Visual History  
Foundation.

De fait, ce documentaire réalisé  
avec simplicité, sans narration,  
construit sur la seule somme de té-  
moignages et d'émotions, té-  
moigne en fin de compte de l'im-  
possibilité, 54 ans après la fin de  
l'enfer des camps, de rationaliser  
l'horreur. De la même façon, il de-  
meure difficile de rationaliser l'im-  
pact du film, de pelletter les émo-  
tions qu'il soulève dans la salle  
pour en clarifier la structure et le  
sens. Ainsi, comment dire, sans pa-  
raître cynique, que James Moll au-  
rait dû couper les valves en détour-  
nant la lentille des visages en  
pleurs? Et quel documentaire frigi-  
daire serait *The Last Days* sans une  
salle qui braille et se mouche? Je  
vous pose la question.

# Farce baroque

Emir Kusturica.  
A Ex-Centris.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Kusturica n'aurait pas besoin de  
signer ses films tant son baro-  
que musical, ses voiles de mariée  
en vol, ses gitans et son humour dé-  
bridé flirtant avec le grotesque por-  
tent sa griffe. Son dernier film, *Chat  
noir, chat blanc*, surfe sur les thèmes  
habituels sans renouveler vraiment  
son univers, ce qui ne retire pas à

cette folle comédie échevelée et ro-  
manesque son rythme et son co-  
mique, mais le génie d'invention ap-  
paraît absent, comme si Kusturica  
s'était pastiché lui-même.

Ne boudons pas notre plaisir pour  
autant, car sans être un grand cru  
du maître du *Temps des gitans* et  
d'*Underground*, le film est débridé,  
enlevé, coloré et joyeusement fou.

*Chat noir, chat blanc*, qui doit son  
titre à deux félins domestiques cir-  
culant à travers le film, est dans la li-  
gnée du *Temps des gitans*. On y suit  
sur les rives du Danube deux fami-  
lles tziganes dont les chefs de  
clan, Zarje et Grga, octogénaires et  
jadis amis et rivaux, ont des ennuis  
avec leurs proches. Le fils de Zarje  
est un bon à rien qui multiplie les  
mauvais coups toujours ratés. En  
dette envers Dadan, un partenaire  
de Grga à qui il a demandé une aide  
financière, on lui impose de marier  
son fils Zare à Aphrodite, la sœur de  
Dadan, si petite que personne n'a en-  
core voulu d'elle, ce qui jette le  
désonneur sur la famille.

Le mariage se fera à la rage des  
épousés, Zare parce qu'il est éper-  
dument amoureux d'une autre,  
Aphrodite parce que l'homme de  
ses rêves ne ressemble pas à Zare.  
Ajoutez au portrait le grand-père Za-  
rij, apparemment mort et gardé  
congelé dans le grenier, histoire  
d'empêcher le deuil de ternir la fête.  
Les personnages sont tous plus tru-  
culents les uns que les autres et les  
gags fusent. Evasion d'Aphrodite,  
poursuite de la mariée dans les

champs avant son coup de foudre  
pour un grand géant.

Une scène d'amour dans les  
champs entre Zare et sa douce Ida  
est particulièrement exquise et ap-  
porte un moment de poésie à ce  
film-farce. L'évasion d'Aphrodite  
dans sa boîte de carton se révèle  
par ailleurs fort désopilante. Cette  
comédie rebondit d'une scène à  
l'autre, les jeux de caméra épou-  
sant le délire des situations lou-  
foques, et son rythme ne s'épuise  
jamais.

Côté distribution, aucune figure  
n'émerge vraiment à cause de la pro-  
fusion des rôles de caricature, ex-  
ception faite peut-être de jeunes in-  
terprètes Florian Ajdini et Branka  
Katic, lesquels incarnent avec fines-  
se les amoureux chagaliens Zare et  
Ida. Miki Manojlovic, l'acteur fétiche  
de Kusturica, ne fait ici qu'une brève  
apparition en clin d'œil.

Les amoureux de ses œuvres  
plus fortes, ceux qui ont savouré  
*Papa est en voyage d'affaires*, *Le  
Temps des gitans* et *Underground*,  
ne peuvent que déplorer une certai-  
ne facilité de scénario, une reprise  
des thèmes précédents traités ici  
sur le mode purement burlesque  
sans la dimension supplémentaire  
qui porte la marque des grandes  
œuvres. Tant primé dans les festi-  
vals, Kusturica abaisse sa mise,  
mais même en mode mineur, il de-  
meure infiniment plus baroque et  
foisonnant que la plupart des ci-  
néastes qui nagent dans les mêmes  
eaux agitées et folichonnes.

## CHAT NOIR, CHAT BLANC

Réalisation: Emir Kusturica. Scénario: Gordan Mihic, Emir Kusturica. Image: Thierry Arbogast, Michel Amathieu. Musique: Dr. Nelle Karajlic, Voja Aralica, Dejan Sparavalo.

«UNE SUPERBE RECONSTITUTION.»  
Luc Ferretti, LA PRESSE

«INOUBLIABLE...»  
Yves Lenoir, RADIO-CANADA

«JOUISSIF, TOUCHANT...»  
Françoise Cormier, RADIO-CANADA

«EXALTANT.»  
Eliane Gauthier, SÉQUENCES

MARGARET MENDELZ PRÉSENTE

UN FILM DE ROGER PLANCHON  
RÉGIS ROYER  
ELSA ZILBERSTEIN  
ANÉMONE  
CLAUDE RICH

13 A L'AFFICHE!  
CINÉPLEX ODEON COMPLEX DESJARDINS BROSSARD JOLIETTE  
CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerie)



Matko Destanov, la tête sur le rail,  
dans une scène de *Chat noir, chat  
blanc*.



Bill Basch a été épaulé par son fils Martin lors de son pèlerinage au  
camp de concentration de Dachau, pendant le tournage.

PROCLAMÉ MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!  
Récipiendaire de 8 PRIX GÉNIE et de 9 PRIX JUTRA

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG  
COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON

# LE VIOLON ROUGE

Un film de François Girard

16 ANS A L'AFFICHE!  
FAMOUS PLAYERS PARISIEN

«... UN GRAND BRAVO, ET TOUTE MON ADMIRATION.»  
— Roger Ebert, "SISKEL & EBERT"

# STAR WARS ÉPISODE I

LA MENACE FANTÔME.

www.starwars.com

A L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN	LASALLE (Place)	DAUPHIN	LES CHAMPAIGNES	SPHERETECH 14
DES SOURCES 10	PARADIS	PORT-VAU 10	TASCHEREAU 18	LONGUEUR (Place)
LES CHAMPAIGNES	LINCOLN (Carrefour)	ST-BRUNO 11	ST-EUSTACHE	CARREFOUR DORION
BOUCHERVILLE 8	LES CHAMPAIGNES	CHATEAUGUY ENCORE	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON
YVES ROYER 8	ST-ROCH	ST-JEAN	PLAZA REPENTINE	VALLEYFIELD
ST-BASILE 11	ST-ADÈLE			

PRÉSENTÉ EN SON

COUPONS-RABAIS ET LAISSEZ-PASSER REFUSÉS

16 ANS A L'AFFICHE!  
FAMOUS PLAYERS PARISIEN

CINÉMA ST-LÉONARD  
9480 LACORDAIRE 324-9227

LE DERNIER SOUFFLE (13)  
VENT DE FOLIE (G)  
LA VIE (G)  
ANALYSE-MOI ÇA (G) et autres!

www.cinema.ca

CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

18\$ VIADUC  
TOUT TÉLÉPHONIQUE  
+ Taxes

2

RELÂCHE MER., JEU. Grandes-Prairies

« Le spectateur est  
bouleversé, intrigué  
et conquis... »  
Isabelle Danel, Télérama

Nathalie BAYE  
Daniel DUVAL

un film de  
Jeanne  
LABRUNE

REMSTAR

16 ANS A L'AFFICHE!  
FAMOUS PLAYERS PARISIEN

# SI JE T'AIME

...PRENDS GARDE À TOI

LES ARTS

CINÉMA

# Douloureux tango à Paris

SI JE T'AIME... PRENDS GARDE À TOI

Réalisation et scénario: Jeanne Labrune. Avec Nathalie Baye, Daniel Duval, Jean-Pierre Darroussin, Philippe Khorsand. Image: André Neau. Montage: Guy Lecorne. France, 1998, 110 minutes. Famous Players.

ANDRÉ LAVOIE

Jeanne Labrune ne semble pas faire du cinéma pour être aimée, encore moins pour rallier à sa cause le plus grand nombre. Les thèmes explosifs, les sujets tabous et de fascination non dissimulée pour des personnages masculins passablement machos, aimant bien se faire comprendre avec leurs poings, hantent ses films. Évidemment, les femmes en prennent souvent plein la gueule, plus ou moins victimes de leur sort, ce qui n'aide pas à dissiper la malaise qui se dégage de son œuvre. Dans *Sans un cri*, une femme s'activait tant bien que mal à protéger son fils d'un père violent qui voyait cet enfant comme une nuisance et préférait nettement la compagnie de son chien, le tout campé dans un décor de province sinistre, au milieu d'une gare désaffectée. Avec *Si je t'aime... prends garde à toi*, la cinéaste «monte» à Paris, délaisse les intérieurs sordides mais poursuit, sans artifices, son exploration d'une certaine cruauté qui teinte les rapports entre hommes et femmes.

Muriel (Nathalie Baye) et Samuel (Daniel Duval) font connaissance dans un train; ils s'échangent quelques mots et bien des regards complices qui trahissent à peine une grande attirance l'un pour l'autre. Samuel, qui se définit comme un «chasseur de tigres», retrace Muriel et débarque dans son chic appartement parisien avec des croissants qu'ils n'auront pas le temps de déguster... Fascinée par cet homme qui ne semble nullement embarrassé par les convenances et encore moins par le féminisme, Muriel essaie de lui résister puis tente de faire évoluer cette relation sur un terrain autre que sexuel. Ce «marchand de tapis», toujours sans le sou mais jamais à court d'arguments pour justifier ses colères et ses crises de jalousie, s'incruste rapidement dans la vie de Muriel qui, sous des dehors de femme indépendante, éprouve de plus en plus de difficulté à se passer de lui. Habile manipulateur et un brin pervers, il lui en fera voir de toutes les couleurs alors qu'elle souhaite une relation basée sur «la confiance et le respect». Deux visions des choses qui vont se heurter de plein fouet.



Nathalie Baye dans *Si je t'aime, prends garde à toi*.

*Si je t'aime... prends garde à toi* a parfois les allures d'un brûlot antiféministe tant la cinéaste ne refuse jamais de filmer des situations limites qui n'ont rien de politiquement correct. Sans se prendre pour Bertolucci, Labrune nous propose, à sa manière, un nouveau «tango à Paris», sorte de lutte à finir, de corps-à-corps violent, entre un homme au passé trouble et une femme à la recherche d'amour et qui semble prête à recevoir quelques coups pour le trouver.

À ce chapitre, le film distille un malaise évident, parfaitement assumé par la cinéaste, qui a concentré ici son regard sur deux êtres bourrés de contradictions que l'impudeur ne rebute en aucun moment. Les personnages secondaires sont relégués dans la marge, n'existant que de manière épisodique (l'ancien amant de Muriel ne conserve qu'un lien téléphonique avec elle et Samuel utilise ses rares amis pour espionner sa proie ou lui faire des surprises).

La force de *Si je t'aime... prends garde à toi* repose aussi sur le caractère percutant des dialogues et la volonté de Labrune de filmer une vérité toute crue, sans concession aucune,

même si elle s'aventure cette fois dans un milieu petit-bourgeois, Muriel gagnant bien sa vie comme écrivain et scénariste. Son film est porté par deux interprètes de talent, une Nathalie Baye qui n'a plus rien à prouver et un Daniel Duval qui semble jouer son va-tout à chaque scène. Si la vedette de *La Provinciale* et d'*Un week-end sur deux* bouscule quelque peu son image de jeune femme bien sous tous rapports, il en va tout autrement de Duval, à la fois acteur et réalisateur (on lui doit, entre autres, *La Dérobade*, avec Miou-Miou), qui n'hésite pas à exploser d'une violence dévastatrice et à se mettre à nu avec un sans-gêne rarement vu au cinéma. Ce n'est pas le cas de Baye, qui affiche une pudeur physique contrastant beaucoup avec les propos libertaires de son personnage.

Telle une craie qui grince sur un tableau noir, *Si je t'aime... prends garde à toi* affiche des partis pris dangereux qui diviseront les troupes. Jeanne Labrune, élève indisciplinée présente à la compétition officielle du dernier FFM, est répartie les mains vides. La vérité (brute et toute nue) n'est pas toujours bonne à dire.

# La dure turlute de la lutte

BRIAN MYLES  
LE DEVOIR

La turlute, la dure lutte. Tels sont les deux thèmes abordés par le réalisateur Serge Giguère dans *Le Reel du mégaphone*, un documentaire traitant du combat ouvrier et de la musique traditionnelle à travers les gestes, les chants et les paroles du leader syndical Gilles Garand.

Serge Giguère manifeste une fois de plus dans ce documentaire de l'ONF un vif intérêt pour les musiciens de la marge. Après avoir pointé son objectif sur le chanteur populaire Oscar Thiffaut dans le film du même nom (1987) et être entré dans l'univers improbable du batteur Guy Nadon dans *Le Roi du drum* (1991), voilà maintenant que Serge Giguère suit à la trace le leader syndical de la CSN et organisateur de La Grande Rencontre de danse et de musique traditionnelle de Montréal, Gilles Garand, qui souffle à la fois dans le mégaphone et l'harmonica.

«Il y a une chose qui me frappe, c'est que [Gilles] est un jobineux de la lutte», explique le cinéaste en entrevue, alors que son sujet et complice tend l'oreille. Si Serge Giguère a décidé de porter son regard de documentariste sur Gilles Garand, c'est surtout parce que l'homme est authentique, sincère dans son combat pour une société plus juste.

C'est par le geste, «l'action concrète», que le réalisateur a choisi de documenter deux ans dans la vie de son personnage. Côté lutte, c'est essentiellement par son rôle dans la grève d'une petite pâtisserie d'Anjou que l'imposant Garand révèle son engagement et sa volonté d'«amener la culture sur les lieux de l'action», pour reprendre sa propre expression. C'est un homme de terrain qui chante et tape du pied au lieu de brandir les pancartes. L'harmonica devient pour lui un symbole de la solidarité, un instrument d'action et de révolte.

Côté musique, c'est par une série de reels et de complaintes de la musique traditionnelle («le blues du Québec») que Gilles Garand révèle toute sa passion artistique. L'une des scènes les plus émouvantes du film survient d'ailleurs quand il remet à l'harmoniciste Aldor Morin un nouveau prix (le prix Aldor-Morin) pour l'ensemble de son œuvre. Ce moment de la musique populaire québécoise en tremble et en pleure de fierté pendant que Garand l'étreint. Morin est décédé avant que le film soit complété, ce qui confère au document un surplus de valeur. Outre Al-

dor Morin, les artistes Dorothy Hogan et Philippe Bruneau — «le maître insoupçonné de la musique traditionnelle au Québec», dit M. Garand — apparaissent dans le documentaire. Garand et Bruneau, exilé en France, interprètent notamment *Le Blues du mégaphone*, *La Complainte du folkloriste*, *Hommage à mon père*, *Hommage à Jos Bouchard* et *Hommage à Gilles Garand*. A eux seuls, les titres en disent long sur l'univers musical parallèle révélé au public dans *Le Reel du mégaphone*.

«J'avais en tête d'essayer de rendre compte globalement du personnage. Et en faisant ça, c'est sûr que je ne pouvais pas passer à côté de l'un ou l'autre de ces deux aspects, la musique et la lutte», explique Serge Giguère.

## Un gars de groupe

Serge Giguère reste fidèle à lui-même dans *Le Reel du mégaphone*. Il cible un personnage, en devient son complice pour dresser un portrait qui, en bout de piste, essaie de témoigner à la fois de la vigueur de la culture populaire et de la valeur de l'engagement social. Or, dans le cas de Gilles Garand, cet engagement remonte à loin, très loin. M. Garand fut en effet membre d'un chœur dès sa tendre enfance, ce qui lui fait dire qu'il a «toujours vécu en groupe, toujours vécu en communauté».

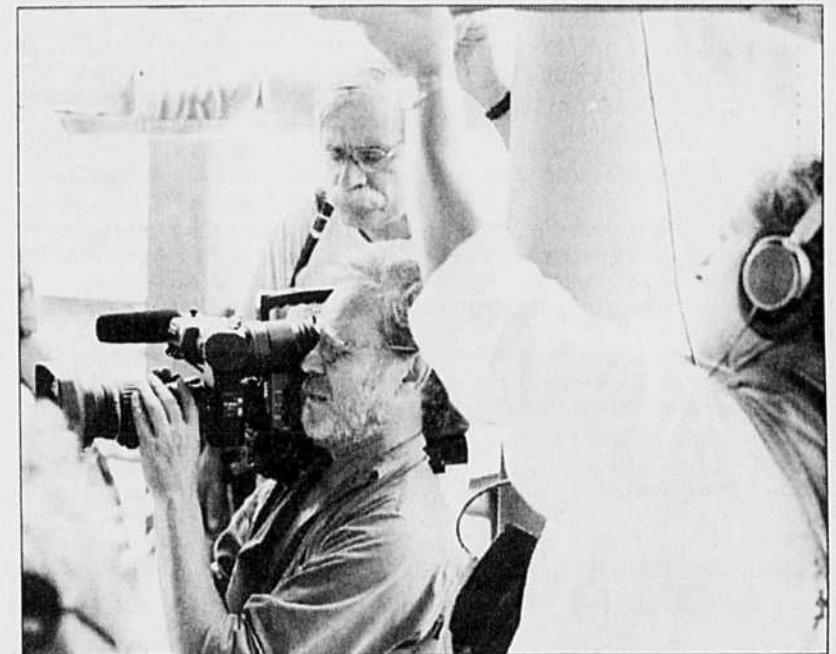
«Ce qui me fascine avec Serge dans tout ça, quand je regarde le film, c'est que ça s'inscrit dans une continuité documentaire. Tout le monde est vrai dans ses films, personne ne joue avec

la caméra. Son cinéma documentaire, c'est la continuité de la vie», explique Gilles Garand, qui voit en Serge Giguère «un amoureux du monde, des petites gens».

Premier film issu du studio «Culture» de l'Office national du film, *Le Reel du mégaphone* connaît une sortie majeure... dans le cercle restreint des amateurs de la musique traditionnelle, s'entend. *Le Reel* était en effet présenté hier sous le chapiteau de La Grande Rencontre, un événement musical dans lequel s'implique Gilles Garand. Pour sa septième édition, cette fête de la danse, musique et culture populaires accueille à la place du marché Maisonneuve plusieurs artistes de l'Acadie. *Le Reel du mégaphone* sera à nouveau projeté aujourd'hui et demain, dans le cadre de La Grande Rencontre, à la Maison de la culture Hochelaga-Maisonneuve.

Lors de la première présentation du film devant les médias, il y a quelques semaines, le «sujet», assis dans la salle du Cinéma ONF, semblait plutôt nerveux. Qu'allait-il subsister des nombreuses heures de tournage? Que montrait de lui Serge Giguère? Quelle saillait être la réaction des gens?

Aujourd'hui, à quelques jours de la sortie officielle du *Reel du mégaphone*, Gilles Garand n'a plus aucune crainte. «Ça fait un tout, ça se tient. Ça révèle un beau bonhomme sympathique, qu'est-ce que tu veux que je te dise!», s'exclame-t-il en riant. C'est un peu ça, *Le Reel du mégaphone*: une sorte de sourire...



L'équipe de Serge Giguère en plein tournage

# Sauce Hollywood

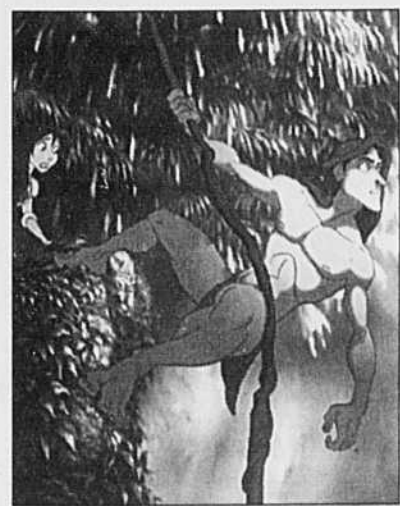
TARZAN

Réalisation: Kevin Lima et Chris Buck. Scénario: Tab Murphy, Bob Tzudiker et Noni White, d'après le roman *Tarzan of the Apes* d'Edgar Rice Burroughs. Musique: Mark Mancina. Chansons: Phil Collins.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Dieu sait qu'il a été porté à l'écran, ce Tarzan, poussant son cri de guerre sous la voix de Johnny Weissmuller surtout, mais de tant d'autres acteurs aussi. Il a fait la fortune des bédésistes mais, assez bizarrement, c'est la toute première fois qu'un long métrage d'animation lui donne la vedette au cinéma. Cela prenait bien entendu le studio Walt Disney pour s'y atteler, et on s'étonne qu'il ait tant tardé à s'y mettre.

Cette histoire, qui fit le succès d'Edgar Rice Burroughs, se prête à l'animation comme pas une, à travers les mésaventures d'un petit garçon tôt orphelin, adopté par une guenon et apprenant le langage et le mode de vie de la jungle. C'est avant qu'il se collette au monde des humains et croise sur sa route la tendre Jane, sa future compagne, sautant de branche en branche.



Jane et Tarzan

*Tarzan*, façon Disney, est destiné à un très jeune public et le hollywoodise le bestiaire et les humains allégrement. Jane aura de grands yeux et une taille de guêpe, la bonne maman guenon un regard tantôt inquiet, tantôt attendri, le méchant mâle dominant roulera des mécaniques. Les compagnons de jeu seront enjoués et moqueurs, enfants singes et petit éléphant pataud en prime. Quant au petit Tarzan, on le rend mignon comme tout, même à

l'âge adulte. Le livre a été édulcoré au profit du public enfantin, mettant l'accent sur l'initiation d'un jeune humain à la loi de la jungle, sans les aspects trop troublants de la transplantation, rendant la guenon quasi humaine de tendresse maternelle, retirant leur animalité aux animaux. Les humains seront également caricaturaux, bons et méchants dûment identifiés au physique.

Évidemment, le décor exubérant de la jungle est fort bien fait. Il y a de l'argent, des dessinateurs appliqués, une musique de circonstance: rythmes tribaux et chansons plus sirupeuses, mais — et c'est dommage — Tarzan passe mal le cap de l'animation. Tout est trop infantilisé. Les bandes dessinées d'époque s'avèrent beaucoup plus collées aux enjeux dramatiques du récit de Rice Burroughs. Ici, l'histoire semble prédigée pour la compréhension d'un enfant de cinq ans. Les vraies tensions de l'histoire tombent au profit d'une gentille fable par laquelle l'amour triomphe des obstacles, où les bons sont récompensés et les méchants punis. Les choix de scénario puisant ici et là dans le récit, en adoucissant ses angles, ont enlevé des griffes aux fauves, des dents aux crocodiles et son aspect tragique au destin de Tarzan.

DU RÉALISATEUR DE «LE DERNIER EMPEREUR», BERNARDO BERTOLUCCI

«UNE FABLE ROMANTIQUE POUR LE NOUVEAU MILLÉNAIRE ! Bertolucci nous étonne une fois de plus.»  
John Powers, VOGUE

«À COUPER LE SOUFFLE !»

Lisa Schwarzbaum, ENTERTAINMENT WEEKLY

thandie newton david thewllis  
shandurai

FINE LINE FEATURES 105.7 MÉDIASÉTS v.f. de BESIEGED B.B.C. Films TEAMÉ SONORE SUR milan DOLBY DIGITAL ALLIANCE VIVAFILM

à l'affiche! MAINTENANT OUVERT! version française FAMOUS PLAYERS PARISIEN version originale anglaise FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT

«KUSTURICA EST L'UN DES RARES CINÉASTES AUJOURD'HUI ENCORE CAPABLE DE FAIRE SURGIR LA POÉSIE DE PRESQUE RIEN. SON FILM FOISONNE DE GRANDS MOMENTS FELLINIENS !»  
Luc Perreault, LA PRESSE

un film d'emir kusturica  
CHAT CHAT NOIR CHAT BLANC  
version originale serbe avec sous-titres français

«UNE COMÉDIE ROBUSTE, TONITRUANTE ET JOYEUSEMENT BORDÉLIQUE ! ÉCLATÉ, RAFFRAÏCHISSANT ET JOUISSIF !»  
Georges Privet, VOIR

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ eXCentris 3536 Boul. St-Laurent (514) 847-3536 tous les jours: 13h00 - 15h45 19h00 - 21h45

www.allianceallantis.com

cinéma libre est fier de s'associer au Complexe cinéma et nouveaux médias de Montréal dans sa nouvelle programmation

SKY BONES  
de Marielle Nitostawska — v.o. angl.  
PRÉCÉDÉ DE THE SICKROOM de Serge Marcotte — v.o. angl.  
L'INVENTION D'UN PAYSAGE The Invention of a Landscape de Serge Cardinal — s.-t. angl.  
Vendredi 18 au Jeudi 25 juin — 16h et 20h  
3536, boul. St-Laurent - info: (514) 847-3536

LES ARTS

CINÉMA



John Travolta a décidé de la tête de l'emploi dans *The General's Daughter*

SOURCE PARAMOUNT PICTURES

## Sulfureux suspense

### THE GENERAL'S DAUGHTER (LA FILLE DU GÉNÉRAL)

De Simon West. Avec John Travolta, Madeleine Stowe, James Cromwell, Timothy Hutton. Scénario: Christopher Bertolini, William Goldman. Image: Peter Menzies. Montage: Glen Scantlebury. Musique: Carter Burwell. États-Unis, 1999, 120 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le Deep South, chaud et humide. Une base militaire aux allures gothiques. Des baraquements en clins de bois ajourés. Des chemins de terre ca-

hoteux. Des plantations avec leur villa blanche et leurs pelouses manucurées. Une caverne sado-maso. Pouvez-vous imaginer plus beaux théâtres pour articuler un suspense où l'ordre et l'horreur, la beauté et le scabreux, multiplient les revirements? Le réalisateur Simon West, à qui on peut reprocher *Con Air*, n'en peut plus de ses décors, qu'il a repérés dans les environs de Savannah, en Géorgie, et auxquels il essaie d'imprimer une illusion de lendemain d'*Apocalypse Now*. A tel point d'ailleurs que ceux-ci, par moments, supplantent l'action et donnent aux personnages qui les traversent des allures de pantins égarés. Le scénario de *The General's Daugh-*

*ter*, coécrit par le vétéran William Goldman (*All The President's Men*) et une jeune recrue du nom de Christopher Bertolini, est tiré du roman éponyme de Nelson DeMille. Celui-ci a combattu au Vietnam, à la fin des années 60, et s'est inspiré de recherches substantielles sur les femmes dans l'armée pour élaborer une intrigue sulfureuse déclenchée par la découverte du corps sans vie d'une capitaine de l'armée (Leslie Stefanson), fille d'un général vénéré (James Cromwell) sur le chemin d'une retraite au Sénat. Le corps violé de la victime, apparemment violée et étranglée au terme d'un étrange rituel, appelle l'intervention de deux enquêteurs, immédiatement pressés par le temps puisqu'il faut régler cette affaire «à l'interne» avant que les autorités extramilitaires interviennent et éventent l'affaire par l'entremise des médias.

Paul Brenner (John Travolta), un *wise guy* solitaire à l'esprit eastwoodien («Mon père était un alcoolique, un coureur de jupons et un naurien. Je le vénère», lâche-t-il à un adversaire), est aussitôt chargé de l'affaire et flanqué de Sarah Sunhill (Madeleine Stowe, vraiment trop rare au cinéma), une ex-conjointe astucieuse. Leur enquête ouvre des pistes menant — c'est du moins le but du film — à l'exploration de la psyché de l'armée contemporaine et du rapport tordu que celle-ci entretient avec les femmes qui y servent.

Or le scénario a beau signifier ici et là qu'il veut briser le silence et dénoncer le sort cruel qui leur est fait, aborder une série de sujets tabous — qui vont de l'homosexualité dans l'armée aux mines antipersonnel —, il reste que les ressorts de l'intrigue, bien tendus et efficacement relâchés, nous mènent sur des chemins conventionnels, reléguant les aspects les plus singuliers du scénario au second plan et faisant culminer le tout sur une finale simplificatrice.

La musique de Carter Burwell — qui s'est fait connaître en signant celles des films des frères Coen — assomme les images et commande à l'avance toutes les émotions. En contrepartie, la photo très travaillée de Peter Menzies apporte beaucoup d'atmosphère et de tension à l'intrigue et surprend par son économie d'effets, économie nécessaire pour maintenir l'équilibre du film agité comme un cocotier par la mise en scène de Simon West.

## Un reel ben beau ben triste

### LE REEL DU MÉGAPHONE

Réalisation et scénario: Serge Giguère. Image: Jacques Leduc, Serge Giguère. Montage: Louise Dugal. Musique: Michel Faubert, Gilles Garand, Richard Forest, Philippe Brunneau. Québec, 1999, 52 minutes. Présenté les 19 et 20 juin à 14h, 17h et 21h30 à la Maison de la culture Hochelaga-Maisonneuve et le 24 juin à 15h, 17h et 19h au Cinéma ONF.

ANDRÉ LAVOIE

Contrairement à bien des documentaristes qui cherchent des «têtes parlantes» pour illustrer leur propos, Serge Giguère préfère se mettre à l'écoute et donner toute la place à des personnes dont l'engagement politique, social ou artistique en fait des figures d'exception. Derrière des mots simples et une banalité qui n'est qu'apparente, ils se dévoilent peu à peu avec une étonnante candeur, preuve que le cinéaste a su gagner leur confiance et les filmer «à hauteur d'homme», sans les mythifier à outrance.

Cette approche simple et dépouillée, Giguère s'applique à la raffiner d'un film à l'autre, nous donnant à voir et à entendre des personnages aussi chaleureux et singuliers que le chanteur western Oscar Thiffault (*Oscar Thiffault*), le *drummer* Guy Nadon (*Le Roi du drum*) ou encore le prêtre-ouvrier Raymond Roy (*9, Saint-Augustin*).

Fasciné par une culture populaire que certains nomment «folklorique» et dont les films portent toujours la marque de son engagement politique, Giguère semblait destiné à croiser Gilles Garand sur son parcours de cinéaste. Conseiller syndical à la CSN, harmoniciste, accordéoniste, ardent défenseur et promoteur du folklore québécois, épris de justice sociale et de musique populaire, ce grand gaillard donne vie et couleur à de grands rassemblements ou à de petites manifestations de grévistes essouffés.

Dans *Le Reel du mégaphone*, Garand se transforme, pour son plaisir et le nôtre, en guide érudit mais pas prétentieux d'une musique qui possède ses stars et ses légendes et dont les paroles traduisent souvent la misère et les espoirs de travailleurs dont les

droits ont trop souvent été bafoués. Ses convictions syndicales recourent ainsi son amour profond pour des airs et des chansons imaginés par des gens qui font partie de sa vie ou qui bénéficient de ses conseils et de son dynamisme contagieux. Parfois bouffon, souvent sensible et attentif aux hésitations de ceux écorchés par la dureté des grèves, le musicien-syndicaliste affiche une détermination quasi indéfectible.

Quelques éléments biographiques parsèment le film mais Giguère ne s'attarde pas uniquement sur «la vie et l'œuvre» de Gilles Garand. Le documentariste nous éclaire, sans trop s'y attarder, sur les origines de son engagement social (à la suite d'un long séjour à l'orphelinat), sa passion pour la musique (grâce au flair d'un prêtre qui l'intègre aux Petits Chanteurs du Mont-Royal), et se permet quelques clins d'œil sur ses «folies de jeunesse» dans les années 70. Il préfère nettement le suivre sous le chapiteau de La Grande Rencontre, un événement annuel regroupant plusieurs musiciens et chanteurs populaires, ou encore sur le trottoir face à une pâtisserie d'Anjou où patrons et employés furent à couteaux tirés pendant huit mois. C'est d'ailleurs là que le «personnage» Garand déploie tous ses talents et fait preuve d'un grand humanisme, soulignant avec éclat la carrière d'Aldor Morin, un vieux musicien ému aux larmes devant tous ces honneurs, ou reconfortant une gréviste qui craint l'issue d'un conflit devenu interminable.

Même si le cinéaste semble se disperser, passant des luttes syndicales à une balade en France pour rencontrer un accordéoniste québécois, Philippe Brunneau, il trace, à travers la bouillie sympathique de Garand, le portrait d'une culture populaire toujours vivante et d'un syndicalisme à visage humain. Celui-ci, contrairement à un autre nettement plus corporatiste, ne renie pas ses engagements envers les travailleurs, trop souvent sacrifiés sur l'autel de la «concertation» et du déficit zéro. Empli de musiques entraînantes qui font taper du pied, *Le Reel du mégaphone* nous fait entendre les belles chansons de la justice sociale et les mélodies d'un homme qui se bat avec ses convictions... et son accordéon.

VITRINE DE LA VIDÉO

## De la scène à l'écran

MARTIN BILODEAU LE DEVOIR

### DANCING AT LUGHNASA

★ ★ 1/2

Bon an, mal an, l'Irlandais Pat O'Connor ajoute un opus à son œuvre intimiste, souvent inégale mais jamais inintéressante. De *Cal à Circle of Friends*, le cinéaste d'O'Connor juxtapose la beauté rurale de l'Irlande aux contraintes sociales et religieuses des gens normaux. *Dancing at Lughnasa*, tiré d'une pièce à succès de Brian Friel, n'échappe pas à ce credo.

Les cinq sœurs Mundy vivent ensemble sur la ferme familiale avec le fils illégitime de la cadette, narrateur de l'histoire, dont la vie sera bouleversée un été de 1936 par l'arrivée de son oncle (Michael Gambon), un pasteur de retour d'Afrique où il a passé les 25 dernières années de sa vie, et l'arrivée impromptue de son père (Rhys Ifans), un homme épris de liberté qui se propose d'aller combattre les franquistes en Espagne. Ajoutez à ce portrait un éventail composite de vieilles filles dominé par l'aînée aux tendances despotiques (Meryl Streep, qui étrenne ici un nouvel accent), une institutrice vieillissante et amère qui a passé sa vie à freiner les élans émanicipateurs de ses sœurs en les maintenant attachées à la ferme.

Visiblement marqué par le théâtre de Tchekhov, particulièrement par *Oncle Vanja*, dont il se fait l'écho lointain, *Dancing at Lughnasa* est une œuvre fragile, mineure, qui semble se chercher une véritable vocation. Reste malgré tout un film gentil et un peu bavard — par ailleurs agrémenté d'une forte photographie —, dont la trame peu événementielle soulève des éclairs de nuances et imprime une force rituelle à l'affaire. Disponible en version originale anglaise seulement.

### LITTLE VOICE (CORDES SENSIBLES)

★ ★ 1/2

L'Anglais Mark Herman (*Brassed Off*) s'attaque lui aussi à une pièce de théâtre qui a fait les beaux jours de Broadway, pièce intitulée à l'origine *The Rise and Fall of Little Voice*, dont on n'a retenu que *Little Voice*, surnom donné à une jeune femme repliée sur elle-même (Jane Horrocks), dont le talent d'imitatrice (elle peut imiter Monroe ou Holiday avec une aisance sidérante) attirera la convoitise d'un agent d'artistes minable (Michael Caine), nouveau *chum* de sa mère (Brenda Blethyn), l'excellente Cynthia de *Secrets et mensonges* qui ne demande pas mieux que d'exploiter sa fille pour s'enrichir. Un employé du téléphone (Ewan McGregor) sortira l'héroïne muette de sa torpeur.

Cette comédie intelligente et bondissante dessine un portrait du milieu ouvrier anglais avec une remarquable économie de moyens. Certes, la galerie de personnages paraît réductrice, mais les situations et les dialogues, qui flirtent avec l'absurde, ramènent le film dans la perspective d'une satire.

Jane Horrocks, qui reprend à l'écran un rôle qui la sacrée reine des planches, est simplement éblouissante en adolescente éternelle fragile et timorée, prise en étau entre la personnalité criarde de sa mère et le souvenir vaporeux de son père disparu. Elle aurait dû être de la course aux Oscars, ou on lui a préféré sa consœur Brenda Blethyn, excellente en chipie caractérielle au mauvais goût inné. Michael Caine lui vole néanmoins la vedette au cours d'un monologue, sorte de confession publique où il assume enfin sa médiocrité. Un moment intense pour un film qui aurait pu s'affranchir davantage de ses origines théâtrales mais qui, tel quel, vaut pour les performances de ses acteurs.

NÔ

★ ★

Ce troisième long métrage de Robert Lepage s'inspire d'un des segments des *Sept Branches de la rivière Ota*, pièce que le dramaturge-cinéaste a promené partout à travers le monde. L'histoire nous transporte dans le temps et l'espace, au moment de l'Exposition universelle d'Osaka, en 1970. Une troupe de théâtre québécoise y joue un médiocre Feydeau tandis qu'à Montréal, la Crise d'octobre fait rage. Lepage tisse ici les destins parallèles d'une comédienne désabusée (Anne-Marie Cadieux), enceinte des œuvres de son *chum* (Alexis Martin) assiégé dans son demi-sous-sol par un mini-commando de felquistes. En résulte une sorte de vaudeville coloré, clinquant, poseur et éventé, sorte d'œuvre à tiroirs qui fait se télescoper des événements absurdes et se heurter des personnages excessifs.

Herykam Entertainment présente, la nouvelle revue musicale de retour à Montréal à la demande populaire

# TANGO VIVO!

Laissez-vous séduire!

«Sensuel, sexy & superbe. Tango Virtuoso» The Gazette

Création et chorégraphie: Sandor Direction musicale: Fernando Marzan

Festival international de Tango de Montréal

**VENDREDI 18, SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 JUIN À 20h00**

Billets: 25\$ à 45\$ - Escomptes étudiants, âge d'or et groupes de 10 et plus

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112

Boissons de 1,25 \$ (taxes) Frais de service sur tout billet de plus de 10 \$

# BUENA VISTA SOCIAL CLUB

un film de Wim Wenders

«★★★★★★» -Wade Major, BOX OFFICE

ARTISAN

version originale espagnole avec sous-titres français et version originale espagnole avec sous-titres anglais

**DÈS LE VENDREDI 25 JUIN!**

EN EXCLUSIVITÉ eXCentris 3536 Boul. St-Laurent (514) 847-3536

www.allianceartisans.com

Bell Commanditaire de la saison

## Centaur Theatre Company

Saison 1999-2000

Réservations: 288-3161

Étudiants 2 pour 1 Réduction sur abonnements 1 pièce gratuite avant le 25 juin 1999!

28 SEPTEMBRE - 24 OCTOBRE, 1999

### Still the Night

De Theresa Tova

En vedette: Theresa Tova et Liza Balkan

LAURÉATE DE 4 PRIX DORA MAVOR MOORE, INCLUANT MEILLEURE NOUVELLE PIÈCE!

26 OCTOBRE - 5 DÉCEMBRE, 1999

### The Beauty Queen of Leenane

De Martin McDonagh

Mise en scène de Ben Barnes

LAURÉATE DE 4 PRIX TONY INCLUANT MEILLEURE PIÈCE, MEILLEURS COMÉDIENS

11 JANVIER - 6 FÉVRIER, 2000

### The Crucible

De Arthur Miller

Mise en scène de Gordon McCall

Avec Douglas Campbell

UN RARE PLAISIR!

En Reprise! 21 MARS - 2 AVRIL, 2000

### For the Pleasure of Seeing Her Again

De Michel Tremblay

Traduction de Linda Gaboriau

Mise en scène de Gordon McCall

15 FÉVRIER - 26 MARS, 2000

Hydro Québec

### The Gin Game

De D.L. Coburn

Mise en scène de Gordon McCall

En vedette Douglas Campbell et Viola Léger

OCCASION SPÉCIALE!

4 AVRIL - 14 MAI, 2000

### Venus of Dublin

De Marianne Ackerman

Mise en scène de Gordon McCall

PREMIÈRE MONDIALE

9 MAI - 4 JUIN, 2000

### Victoria

A partir d'une idée et de textes originels de Charles Fariola. Direction artistique, traduction anglaise et rôle de Victoria: Dulcinea Langfelder.



Une scène du *Reel du mégaphone*, un film de Serge Giguère

SOURCE ONF

ARTS

INDUSTRIE

# Daniel Bélanger à la carte

Ces jours-ci, les médias reçoivent un objet promotionnel si brillamment conçu qu'il deviendra un objet de collection. La semaine prochaine suivra l'album annoncé par l'objet, *Tricycle*, triple album proposant les spectacles des trois tournées de la jeune carrière de Daniel Bélanger. Si le coffret vaut la promo, l'été sera beau.

par SYLVAIN CORMIER

À première vue, c'est une carte routière. Une vieille carte routière du Québec, selon l'auto des années 40 qui cherche à sortir de l'illustration. Une vraie de vraie carte, imprimée sur du papier de carte routière. Pliée comme une carte routière. Mais lorsqu'on y regarde de plus près, on constate qu'au lieu du nom de la station d'essence, il y a «*Gracieuseté de Bélanger Tricycle Corporation*». Bélanger comme dans Daniel Bélanger. Et Tricycle comme dans *Tricycle*, titre du coffret de trois albums qui retracera les trois tournées de spectacles du dit Bélanger, la tournée *Les insomniques s'amusent* de 1993-94, la tournée *Quatre saisons dans le désordre* de 1996-97 et la tournée *Seul dans l'espace* de 1998. À paraître le 22 juin.

L'objet en forme de carte routière est ce qu'on appelle dans le jargon des médias un *teaser* promotionnel. Un machin-truc-chose pour faire lever le sourcil gauche du chroniqueur blasé. D'ordinaire, on envoie des babioles de Dollarama, un ballon de plage pour accompagner le communiqué du «disque de l'été» ou alors une banale décalcomanie. Ici, on a élevé le procédé au rang d'art. Cet extraordinaire fac-similé (imprimé, à ce qu'on me dit, chez un véritable imprimeur de cartes routières) fourmille de modifications apportées par ordinateur, parfaitement intégrées au design original de la carte. L'itinéraire de chacune des trois tournées est indiqué par des pointillés ou des symboles de même facture que les tracés des routes (les anciennes, celles d'avant les autoroutes, route 2, route 11, etc.). Un dessin de tricycle remplace le sigle de CAA. Une minuscule photo de Bélanger trône au centre de la rose des vents. La station d'essence de l'illustration au recto devient la station Bélanger Tricycle Gasoline. Et ainsi de suite.

Au dos de la carte, on a reproduit presque intégralement *Les Carnets de route de Daniel Bélanger*, journal de bord qu'a tenu (et diffusé sur Internet) le chanteur du 20 février au 14 juin 1998, tout au long de la tournée *Seul dans l'espace*. J'échantillonne à tout hasard l'entrée du 26 février 1998: «*Salut la terre, ici l'espace... l'espace de ma chambre tout confort, au matin d'un jour clair et régulier... Hier m'accueillait le Théâtre du Cuivre avec son Jacques Matte, le gars des vues, enfin celles de Rouyn, et Gérard, cet homme qui a vu le yéti, le monstre du lac Pohé-négamook, et qui en a vu bien d'autres encore, merci beaucoup à vous deux.*» Il y en a pour des heures de lecture.

On a adjoint la carte routière au premier extrait radio de l'album, *A mon bonheur (tout toi me manque)*, chanson d'ambiance délicatement techno, à la mélodie instantanément mémorable, au texte farci d'allitérations à la Bélanger, créée en décembre 1997 pour la tournée *Seul dans l'espace* et achevée il y a moins de deux semaines en studio. Une splendeur, comme la carte. C'est bien quand le produit est à la hauteur de la promo.

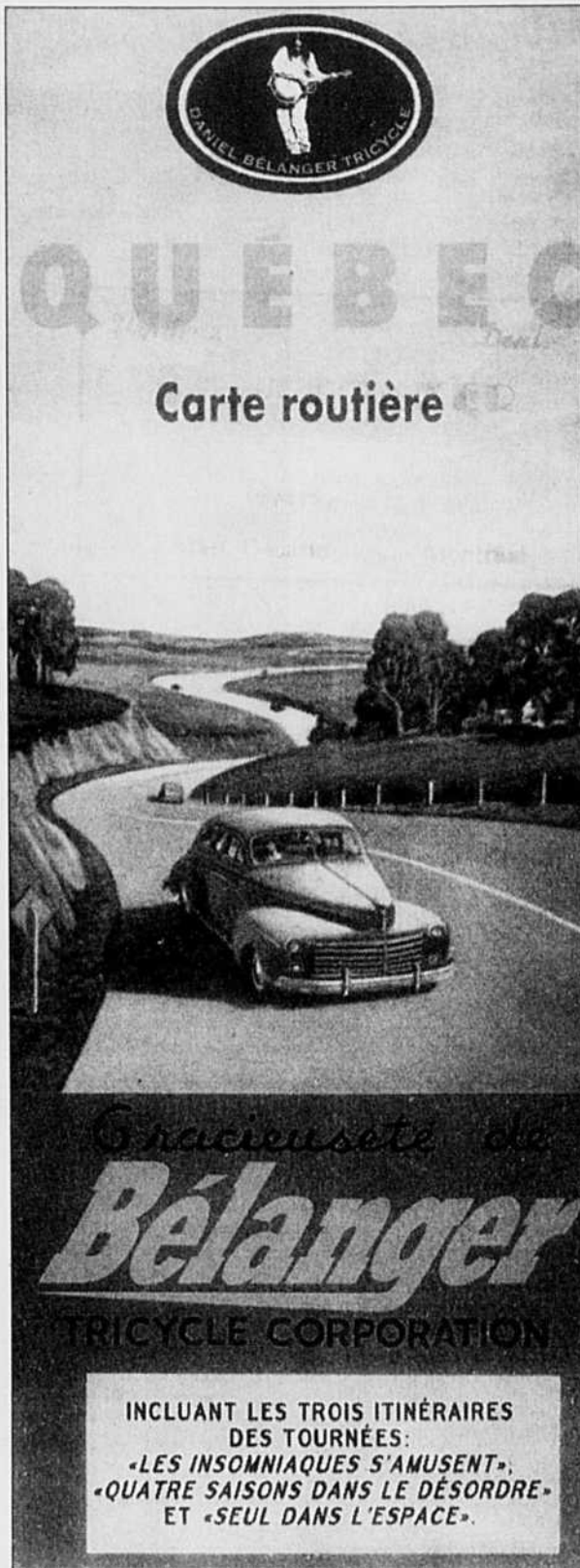
Sachez, fans de Bélanger, que la carte routière a été tirée à 2000 exemplaires. Appels aux divers concours radiophoniques, courriels au site d'audiogram, graissage de pattes,

tous les moyens seront bons pour l'obtenir. Si je ne l'avais pas déjà, il me la faudrait.

**Motus et bouche décousue**  
Le showbiz chansonnier, tel que pratiqué chez nous, est soumis à la plus stricte loi du silence. À côté, *Omertà*, c'est un livre ouvert. Et les coulisses de la politique, une passoire. De ce qui n'est pas annoncé par voie de communiqué, pas moyen de rien savoir. *No se*. Botus et mouche cousue. Curieusement, pour voir un peu plus loin que la semaine prochaine, il faut s'éloigner des grands centres. Aller fréter du côté des salles de banlieue, par exemple. Ou, histoire de solliciter les abonnés, les programmations sont publiées sous forme de brochure très, très longtemps à l'avance.

Ainsi, en scrutant l'agenda de la saison automne-hiver 1999-2000 du théâtre Hector-Charland de L'Assomption, dévoilée fin mai, apprend-on par voie détournée le retour sur scène de Richard Séguin (le 15 janvier 2000), lequel «*devrait être précédé d'un nouveau disque*». Juste avant, le 2 décembre, le dernier amant romantique Julien Clerc aura également fait escale dans la salle du boulevard L'Ange-Gardien, dans le cadre de sa «*première tournée québécoise*».

Egalement au programme, rayon chanson, s'amèneront à L'Assomption Jean-Pierre Ferland en septembre, Isabelle Boulay, les Fabuleux Élégants et les Colocs en octobre, Bruno



Voyage au cœur de l'exil et de l'amour  
Aventure intemporelle empreinte de théâtralité, de découvertes

**MARIE-CLAIRE SÉGUIN**

Le nouvel album de Marie-Claire Séguin et Butterfly

«*Quelle voix ! Pure, limpide, profonde (...)* un disque superbe... ★★★★★ » - La Presse  
«*L'une des plus belles réalisations de la chanteuse (...)* ★★★★★ » - Journal de Montréal  
«*Quel album ! et Butterfly est une grande oeuvre* » - Progrès Dimanche

Disponible maintenant

VITRINE DU DISQUE

**CONTINENTAL DRIFTER**  
Charlie Musselwhite  
Étiquette Pointblank



Curieux, très curieux même. Il y a deux ans de cela, Ry Cooder, qui fut guitariste de blues avant d'être le fin et très éclectique musicien que l'on sait, repéra des instrumentistes cubains. Puis, il les invita dans un studio. Tout cela résulta en cet album que le monde entier a louangé, soit le *Buena Vista Social Club*. Et alors, objectera-t-on, en quoi cela est-il curieux? Peut-être simultanément, peut-être juste après la session d'enregistrement du *Buena Vista Social Club* mais avant sa sortie, Charlie Musselwhite, grand harmonicaïste devant l'Éternel, s'acquina avec quelques malfrats de la musique cubaine. Résultat? Ce *Continental Drifter* qu'il nous propose aujourd'hui.

Quatre des onze pièces qui composent son dernier album ont été réalisées avec ces Cubains. Mais à la différence, car différence il y a, car différence il doit y avoir, les cubaines de Charlie sont plus ancrées dans le blues que les cubaines de Ry. C'est comme si Charlie Musselwhite, grand connaisseur de la note postérieure devant l'Éternel, avait effectué la fusion des genres.

En fait de fusion... Il serait plus juste de parler d'accouplement. On n'y peut rien. C'est ainsi. C'est ainsi parce qu'il y a les mots: «*Oh your fruit looks so ripe, hanging up in your tree / Yea, your fruit looks so good, hanging up in your tree / Honey won't you shake some on down for me / All your fruit this morning, so delicious and fine / Your sweet fruit this morning, is looking so mighty fine / Makes me feel like climbing, climbing up in your vine.*» C'est lui qui le dit. De toute façon, on ne comprend strictement rien à ce qu'il raconte.

À part ça, lorsqu'il ne fait pas dans le cubain il fait dans ce qui lui est naturel depuis une quarantaine d'années. De quel-cé? Le blues, pardii! Mieux, lorsqu'il plonge dans le blues, il va au cœur. Il va dans le vaudou. Écoutez *Voodoo Garden*, le rythme nonchalant de ce jardin vaudou. C'est effervescent.

Serge Truffaut

**TOUCHER LES CONTINENTS**  
Daniel Lessard  
Lost Chart

Daniel Lessard à la contrebasse, Roberto Murray au saxo ténor, Pierre

Lafrenaye à la trompette, Pierre Béluse à la batterie... Une contrebasse, un ténor, une trompette, une batterie et pas de piano... La contrebasse de Daniel Lessard qui mène l'ours des grands espaces sur la piste de danse pour donner un des albums les plus réjouissants de l'année.

Pendant un peu plus de soixante minutes, on entend le son très rond de Murray au ténor, le son très noir comme dans nuit noire de Lafrenaye, le son sûr, le son toujours à propos de Lessard, le tout soutenu ou accompagné par le tempo imparable de Béluse, qui utilise les balais, les balais plutôt que les baguettes, pour donner un des albums les plus séduisants des deux dernières années.

Si on aime la musique d'*Ascenseur pour l'échafaud* et le silence des érablières, si on aime le son de Miles Davis, celui qu'il sculpta sur *All Blues*, si on aime la nuit, les lumières de la nuit, si on est curieux, si on aime les mélodies lorsqu'elles sont subtiles, alors on va adorer cet album.

Sur la pochette, Daniel Lessard confie ce qui est peut-être bien le sens de cette production. «*La cérémonie de l'ours est inspirée d'un chant cri des prairies canadiennes. Jusqu'au début de ce siècle, les Cris honoraient l'ours, l'une des créatures animales de Dieu parmi les plus fortes et des plus rusées, en lui offrant des chants ainsi que des mets, dont le fameux pemmican fait de poudre de viande séchée, de baies et de gras animal.*» Un album épatant.

S. T.

soi, cela révèle les accents bluegrass que Frisell a souhaité glisser ici et là.

Outre Leisz, notre guitariste a fait appel aux claviers de Wayne Horvitz, à la contrebasse de Viktor Krauss et à la batterie de Jim Keltner. C'est frais, c'est bon, c'est tout bon.

S. T.



**NO BOUNDARIES  
A BENEFIT FOR THE  
KOSOVO REFUGEES**

Artistes divers  
Epic (Sony)

Ah ben, crotte de bique, la guerre est finie, qu'est-ce qu'on va faire avec not' beau disque pour les réfugiés kosovars maintenant qu'ils rentrent chez eux? J'entends d'ici les *executive directors* maugréer dans leurs bureaux décorés de disques d'or et de platine. Plus moyen d'avoir une bonne guerre qui dure le temps de s'émouvoir un peu! Même pas le temps de faire mousser nos artistes avec des disques de charité! Il va encore falloir s'en remettre à la bonne vieille famine. À moins que l'on chante pour les réfugiés serbes? À l'interne, c'est couru, les sanctions vont pleuvoir. C'est qui l'incompétent qui n'a pas été assez vite sur la gâchette? Allez, j'ironise. Nul doute que les intentions étaient ici fort honorables. Que CARE, OXFAM et Médecins sans frontières sauront utiliser à bon escient les fonds amassés par la vente du disque: les réfugiés, après tout, ne sont pas sortis de l'auberge, d'autant que l'auberge a été rasée par les bombardements.

Cela dit, on a un disque. Pas mauvais du tout, même si l'on a raclé les fonds de tiroirs pour le remplir. Qu'aton, outre les gros noms? Des chutes de studio des Wallflowers, Tori Amos et Ben Folds Five, une rareté acoustique de Bush, des faces B de *singles* britanniques d'Oasis et Jamiroquai, des remixages de Black Sabbath et Korn, des versions en spectacle de Neil Young, Alanis Morissette, Indigo Girls, Sarah McLachlan, les deux faces d'un 45-tours de Noël de Pearl Jam. Et *Black Paintings* de Peter Gabriel, la version connue de l'album *Us* (aucun point pour l'effort, Peter). Un ramassis hétéroclite mais néanmoins valable. On n'a jamais trop de Neil Young, et la version de *War Of Man* est tout à fait appropriée. La ballade folk de Ben Folds Five est éminemment jolie, le *Take Me Away* d'Oasis agréablement plaintif. Sur tout, les cadeaux de Noël de Pearl Jam sont appréciables: réen-

VOIR PAGE B 8: VITRINE

**ARCHAMBULT**  
LA PLUS GRANDE MAISON DE MUSIQUE ET LIVRES AU QUÉBEC

**POUR TOI PAPA**

DISQUES

15<sup>99</sup> ch.

Renée Martel  
A mon père.  
Ses plus belles chansons.

Helmut Lotti  
Helmut Lotti goes classic.  
Final edition.  
Également en vente en vidéocassette.

Santana  
Supernatural

Jennifer Lopez  
On the 6

The Tea Party  
Triptych

tequila party  
Vol. 1.  
Incluant «Livin' la vida loca».

Québec en Vacances  
...et tout l'monde chante

LIVRES

PÉRIL AU NUNAVUT  
Michel Goeldin.  
Libre Expression. 22<sup>95</sup>

GOLF PASSION  
Les techniques.  
Malcolm Campbell.  
Libre Expression. 44<sup>95</sup>

GOLF: CORRIGEZ VOS DÉFAUTS  
David Leadbetter avec John Huggan.  
Canal+ Éditions. 29<sup>95</sup>

LA JEUNESSE DE LA CORDONNIÈRE  
Pauline Gill.  
VLB éditeur. 24<sup>95</sup>

LEÇONS DE GOLF  
Claude LeBlanc.  
Les Éditions de l'Homme. 21<sup>95</sup>

http://www.archambault.ca. **DÈS L'AUTOMNE...** Notre nouveau magasin virtuel vous fera vibrer...

Ces titres sont en promotion jusqu'au 23 juin. Ouvert 7 soirs, sauf à Montréal

Brossard • Chicoutimi • Laval • Montréal • Québec • Sherbrooke • Ste-Foy • Trois-Rivières

500, rue Ste-Catherine Est • Place des Arts • Galeries Laval • Mail Champlain

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

VITRINE

SUITE DE LA PAGE B 7

tendre deux joyaux de soul-pop début 60's (le *Soldier Of Love* d'Arthur Alexander et le *Last Kiss* de J. Frank Wilson And The Cavaliers) par le groupe-héraut du grunge, ce n'est pas banal. La reprise de *Last Kiss* est d'ailleurs en voie de redevenir un succès. Ouf, respirez-tu en haut lieu: l'albun vivra, révisé ou pas.

Sylvain Cormier



ULTRA-LOUNGE

WILD, COOL & SWINGIN  
ARTIST SERIES - VOLUME TWO  
Bobby Darin  
Capitol (EMD)

Le vieil abonné du canal 10 se souviendra de Paul Bryan. Mais si, le personnage central de la série américaine *Sauve qui peut* (*Run For Your Life*), qu'incarrait l'intense Ben Gazzara. Le type, condamné à mort à plus ou moins brève échéance par les médecins (par erreur, apprendra-t-on à la fin), décide de vivre toute une vie d'aventures dans les épisodes d'une heure qui lui restent. Walder Robert Cassotto, dit Bobby Darin, vécut pareillement, mais dans la vraie vie. Cœur fragile, promis à une mort prématurée, il comprima pas moins de trois carrières en moins de 37 ans. Il fut d'abord idole du rock'n'roll, récoltant tube après tube de 1956 à 1959 (*Spish Splash*, c'est lui, *Queen Of The Hop* et *Dream Lover* aussi). Puis il rêva de crédibilité adulte et s'affaira à devenir Sinatra à la place de Sinatra, ce qu'il réussit presque avec sa version définitive du *Mack The Knife* de Brecht-Weil en 1959, puis du *Beyond The Sea* de Trenet (*La Mer*) l'année suivante. Au milieu des années 60, transfiguré par Dylan, il vira folk-rock, donna au monde l'hymne *If I Were A Carpenter* et se mit au service de Robert Kennedy et Martin Luther King.

Ce disque de la série «Ultra-Lounge», bien au-delà de la mode kitsch des années 90, célèbre la qualité supérieure de Darin deuxième époque, crooner swing à boutons de manchettes, mouchoir à trois pointes et mains savamment tombantes. Naviguant certes une coche sous l'indéchiffrable Frank, le fier Bobby eut ses moments de grâce: ses versions de *More, Call Me Irresponsible, I Got Rhythm* ou *Look At Me* sont autant de démonstrations de totale maîtrise des effets et nuances de timbre. On est à peine moins impressionné par ses rendus aisés des casse-gueule *Hello, Dolly!* et *I Left My Heart In San Francisco* (l'un des quatre titres inédits révélés ici). Faute de passer une soirée en la compagnie du fiancé de Sandra Dee au Copacabana, ce disque fera suavement l'affaire. Plus d'un quart de siècle après la mort de Bobby Darin, il est grand temps que musique aussi éternellement fraîche exulte à nouveau. Brassez bien avant de servir.

S. C.

Célébration «en classiques» de la Saint-Jean

Avec une politique éditoriale sévère, une nouvelle étiquette d'ici suggère des titres intéressants

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Il y a de cela quelque temps déjà, la maison de distribution Pelléas mettait sur le marché, à compte de producteur cette fois, l'intégrale des deux livres du *Clavier bien tempéré* de Jean Sébastien Bach par le regretté claveciniste Scott Ross. Deux boîtiers doubles, quatre disques qui étaient plus qu'un témoignage, une sorte de découverte de ce que ce grand interprète avait tiré de sa fréquentation assidue de ces pages. On s'en était réjoui.

Or, merveille, ce qui pouvait sembler qu'un coup d'éclat isolé et exceptionnel vient de se concrétiser en une nouvelle collection. Les Disques Pelléas existent vraiment maintenant comme producteurs-diffuseurs de disques. Quatre titres viennent de paraître, tous consacrés à des musiciens québécois, ou qui ont élu domicile chez nous. Osama el Naggar, le directeur de la collection, admet avoir comme but de promouvoir l'excellence des musiciens d'ici, au Québec comme à l'étranger, et puisqu'ils n'ont en rien à rougir devant leurs collègues d'ailleurs.

La collection se donne aussi pour but d'être complémentaire aux autres maisons d'enregistrement. Selon Georges Nicholson, le directeur artistique des Disques Pelléas, «il y a tellement de bons musiciens ici que les producteurs actuels ne peuvent offrir à tous la possibilité de faire des disques». Surtout dans un marché aux humeurs moroses, pourrait-on ajouter.

On sent une foi agissante dans le développement de cette nouvelle étiquette: le rythme des parutions reste, pour l'instant, aussi aléatoire que la qualité des événements retenus. On fait des enregistrements en studio et on utilise aussi des enregistrements de concerts, et, selon les mérites retenus, on décide ou non de publier un enregistrement. On sent donc une «politique éditoriale» sévère qui se veut garante de la qualité musicale du «produit» pour défendre des interprètes qui le méritent amplement.

En cette veille de Saint-Jean, il n'est donc pas déplacé d'examiner attentivement cette initiative importante à laquelle on souhaite déjà longue vie. Même si tout n'est pas de qualité égale, faisons le tour des quatre nouveautés proposées.

DE BACH À BERIO

William Walton: Tema (per variazioni) per violoncello solo (1970), et Passacaglia (1982); J. S. Bach: Suites pour violoncelle seul n° 3, en do majeur, BWV 1009, et n° 5, en do mineur, BWV 1011; Hanz-Werner Henze: Sérénade (1949); Luciano Berio: Les mots sont allés... (récitatif pour violoncelle seul, 1979). Antonio Lysy, violoncelle. Durée: 70 minutes. Disques Pelléas, Pelléas CD 0106

Antonio Lysy n'a pas besoin de présentation pour ceux qui courent les concerts de musique de chambre. Le disque qu'il propose est en fait un enregistrement public d'un récital qu'il a donné à la Chapelle historique du Bon Pasteur de Montréal, un récital qui se voulait dédié à la mémoire de lady Diana. Disons d'entrée de jeu

que la salle est très présente dans cet enregistrement. La prise de son pourra peut-être gêner les aficionados d'une image sonore plus épurée des inévitables bruits de foule, mais la captation du violoncelle est remarquable d'intensité et de naturel.

Le programme est tout centré autour de deux suites pour violoncelle seul de Bach, la troisième, en do majeur, et la cinquième, en do mineur. Vous comprendrez l'ambition du violoncelliste, qui s'attaque ici aux deux plus belles suites du corpus. Et qui s'en sort avec brio.

Le ton est loin d'être celui auquel les exégètes du renouveau d'interprétation nous ont habitués.

Dans le rubato des mouvements lents, la prégnance d'une approche romantique amplifiée sans ampoulade la noblesse du propos. Antonio Lysy aime à laisser résonner son violoncelle, voire à le faire résonner. Alors, on ne sait si on est accroché plus par la sonorité de l'instrument que par ce que l'instrumentiste en tire. Chose certaine on se prend à être captif d'un discours intérieur, sorte de dialogue avec soi-même que le violoncelliste nous fait vivre.

Dans les danses plus rapides, l'articulation se fait plus incisive, presque saccadée. Cela «choque» un peu au départ, jusqu'à ce qu'on comprenne le pourquoi de la chose: créer des fragments de lignes qui contrastent avec les arabesques de leurs consœurs. Ce n'est donc pas dans l'effet instantané que réside la quête de Lysy, mais plutôt, il me semble, dans l'organisation globale de l'architecture d'une suite entière. Il faut donc beaucoup d'attention pour saisir la direction du chemin sur lequel on est amené. Une attention récompensée avec bonheur.

Le reste du programme est consacré à des œuvres plus actuelles. D'elles aussi, Antonio Lysy tire le maximum de jus expressif. Peut-être charge-t-il un peu trop les Walton et la *Sérénade* de Henze. Peut-être manque-t-il un peu de légèreté fantaisie et de la grâce nécessaire à *Les mots sont allés...* de Berio, des réserves qui montrent un interprète encore en quête de naturel dans un répertoire moins familier, mais qui y démontre plus qu'un intérêt superficiel. On part à la découverte avec lui. C'est plus qu'intéressant.

DEBUSSY — L'ŒUVRE POUR PIANO, VOL. 1

Claude Achille Debussy: Hommage à Haydn, Images (livres 1 et 2), Children's Corner, Berceuse élégiaque, D'un cahier d'esquisse, La plus que lente et Réverie. Louis-Philippe Pelletier, piano. Durée: 73 minutes. Disques Pelléas, Pelléas CD 0107

Louis-Philippe Pelletier est probablement le plus irréductible de tous les pianistes québécois, celui qui, par son engagement et son intensité, «dérange» le plus nos habitudes d'écoute en révélant des pensées et des émotions si denses qu'on croit ce qu'il nous joue, un répertoire chargé d'un potentiel expressif dont l'explosivité n'a d'égale que l'expressivité. Il se lance corps et âme dans ce qu'il fait, et ce nouveau

projet, rien de moins que l'intégrale de la musique pour piano de Claude Debussy, est déjà à saluer comme un événement discographique imposant.

Ce premier volet présente beaucoup de pièces mineures (mais comme disait Boulez, je préfère les œuvres mineures de compositeurs importants que les œuvres importantes de compositeurs mineurs) et pourrait donc être facilement ignoré comme «objet indépendant»; sa position se justifie en ce qu'il est le premier volet d'un monument et qu'on y retrouve les deux livres d'Images.

Ici, Louis-Philippe Pelletier montre tout son art de la sonorité, de la densité de la lumière et son incroyable pouvoir de communication. Rien de banal, de doucereusement joli ou «impressionniste» dans son interprétation. Comme les ciels de nuit de Van Gogh, où le relief de la pâte sur la toile imprime une troisième dimension à la peinture et une vibration au tableau, les couches de son du pianiste produisent une véritable épaisseur tridimensionnelle dans la musique. On sent la distance comme la proximité dans la perspective sonore (les «du lointain», «légèrement en dehors», ou encore «s'approchant de plus en plus» que Debussy a notés ou qu'on décèle à son écriture sont rendus de façon impressionnante).

On entend une véritable incarnation de la musique, on sent une glaise noble modelée sciemment et artistiquement et où le dosage des éléments est parfait. Cela dérange et suscite une approbation immédiate tout à la fois. Oui, Louis-Philippe Pelletier a compris que Debussy ne voulait pas partager des impressions, mais bien des sensations, physiques et poétiques.

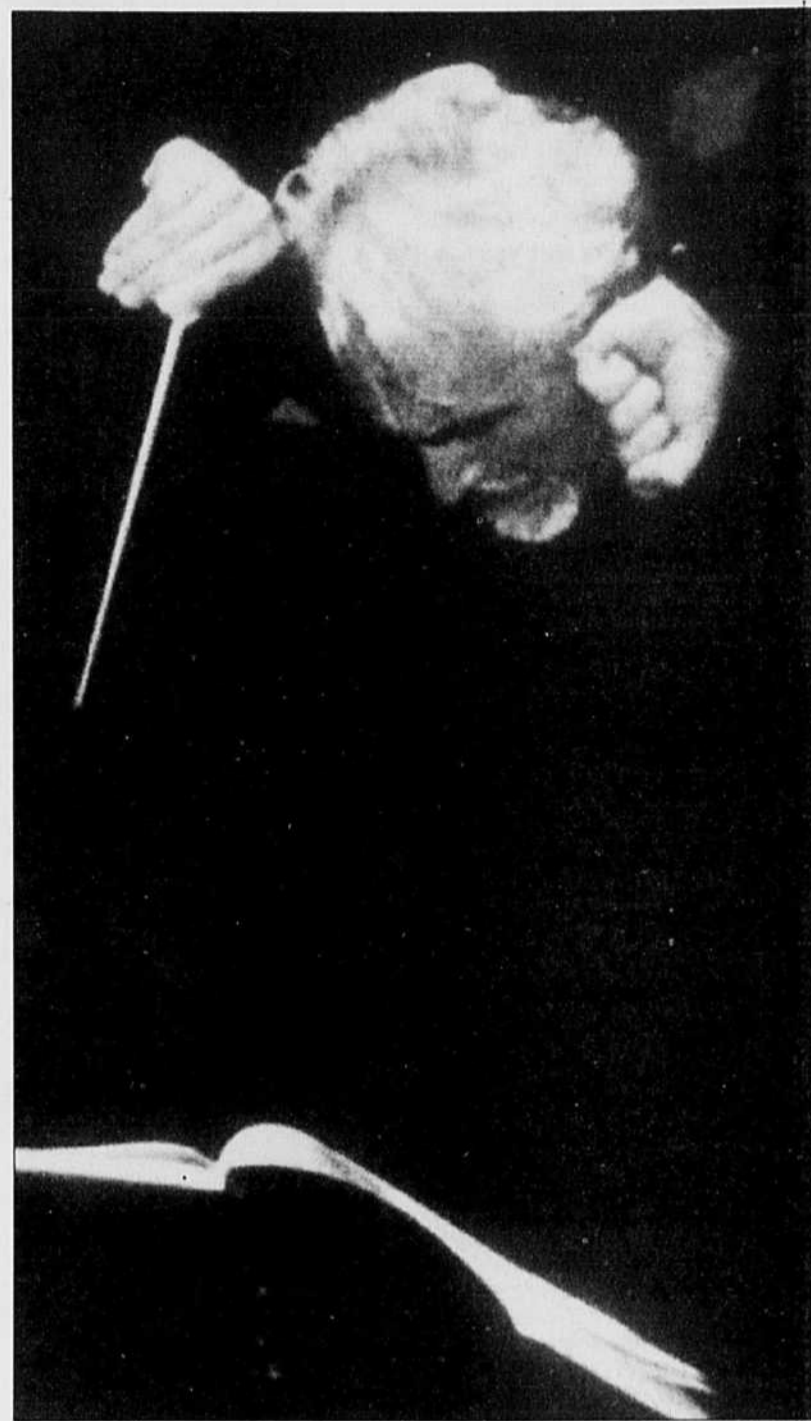
La prise de son rend grande justice au toucher du pianiste, ne masquant en rien les divers timbres et niveaux sonores des strates musicales qui s'empilent, se divisent ou se conjuguent. Le tout, sans jamais qu'on perde de vue la direction de la ligne, le ce-vers-quoi tend la musique. Applaudit-on à l'intelligence ou à la sensualité du pianiste? À l'originale jonction des deux, bien sûr.



MENDELSSOHN — CLAUDEL

Félix Mendelssohn: Quatuor à cordes n° 2 en la mineur, op. 13; quatuor à cordes n° 4 en mi mineur, op. 44 n° 2; Capriccio en mi mineur, op. 81 n° 3; Fugue en mi bémol majeur, op. 81 n° 4. Quatuor Claudel (Hélène Maril et Marie-Josée Arpin, violon; Annie Parent, alto; Elizabeth Dolin, violoncelle) Durée: 73 minutes. Disques Pelléas, Pelléas CD 0105

Quand on est apprenti pianiste, on joue du Mendelssohn pour apprendre sa technique et commencer à faire de la musique. On pourrait faire le même parallèle avec les quatuors à cordes. Le quatuor Claudel livre donc, sur ce disque, sa vision d'un répertoire qui regagne en faveur populaire et qui lui permet de démontrer ses qualités sans paraître prétentieux ni superficiel. A juger les œuvres choisies, on entend une formation plus qu'honorable qui, sans boursouffler ni mièvrerie, tente



Miklós Tackács

de rendre à ces œuvres de Mendelssohn le respect qui leur est dû.

Le jeu est propre — ce que souligne la prise de son naturelle — et sans affectation. Il y a une aisance de respiration et une tension continue dans les lignes que tressent les quatre instrumentistes. Des deux quatuors à cordes, rien à dire que du bien, tant on entend des versions plus que correctes.

On peut penser à des versions plus brillantes, à des formations plus précises ou à un jeu collectif plus ciselé. On se rend compte alors que, souvent, cela ne fait que renforcer l'impression de facilité qui, chez le quatuor Claudel, est gommé au profit de l'électricité de la musique. Servi par une belle prise de son, le Claudel convainc qu'il est une formation qui a tout le droit de viser l'excellence des plus célèbres formations américaines. On sent l'unité de ton, la communication intime entre les quatre musiciennes. Le plaisir qu'elles ont à faire ces pages assez solaires est très communicatif. N'hésitez pas à privilégier celle-ci, surtout pour la curiosité que sont les opus 81 numéros 3 et 4, des raretés qui vous charmeront.

LISZT — MISSA SOLEMNIS

Franz Liszt: Missa Solemnis S. 9, Raabe 484. Gabriella Felber, soprano; Judith Németh, contralto; Ge Ji, ténor; Stanislav Michkevich, basse; Chœur Kodály de Debrecen, Orchestre philharmonique de Pécs, dir.: Miklós Tackács. Durée: 64 minutes. Disques Pelléas, Pelléas CD 0108

Miklós Tackács s'est depuis longtemps taillé une solide réputation de pédagogue et de chef de chœur au Québec. Cela ne l'empêche pas de garder d'étroits liens avec sa Hongrie natale. Grâce à cela, les Disques Pelléas nous proposent cet enregistrement de la *Missa Solemnis* de Liszt, captation d'un concert donné en la cathédrale de Pécs avec des musiciens du cru.

Remarquons tout de suite que l'acoustique du lieu commande des réserves sur l'importance qu'elle joue dans l'interprétation. La voûte est tellement réverbérante que le chef doit ralentir (parfois indument) les tempos et que les harmonies se chevauchent en quelques moments avec assez de frottements pour gêner. On perd alors beaucoup de détails, ce que soit dans l'orchestration si originale de Liszt, dans les contrepoints élaborés avec tendresse et dans la netteté de la partition.

Pour compenser, Tackács s'attache alors à mieux souligner la grande (ou grosse) ligne; sachant qu'il ne peut miser sur le raffinement, l'extérieurie des discours. Le danger alors est de tomber dans une certaine forme de vulgarité — ce à quoi n'échappent pas les solistes — que Tackács arrive toujours à maintenir à distance.

Il y a peu de versions disponibles de cette messe; celle-ci a au moins le mérite de participer de la foi un peu naïve et romantique de l'abbé Liszt. On arrive à excuser le manque de fini et de poli, la mineure de la vision d'ensemble (malgré d'impressionnantes réussites en certains passages), mais on reste malgré tout un peu sur sa faim.

**Mondial des Cultures**  
Drummondville  
9 au 18 juillet 1999

présentateur officiel  
**l'union Nle**  
en collaboration avec  
**Hydro Québec**

Les artistes de 15 pays qui vous dévoilent la beauté de leurs chants, de leur musique, de leurs danses et de leur culture

Centre culturel  
10 spectacles inoubliables aux couleurs du Monde

et une foule d'activités spéciales dans le cadre enchanteur du parc Woodyatt

L'Orchestre symphonique de Montréal (9 juillet) sous la direction de Charles Dutoit  
La grande parade des petits (11 juillet)  
Deux feux d'artifice musicaux (11 et 17 juillet)  
Le défilé international (13 juillet)

www.mondialdescultures.qc.ca

BANQUE NATIONALE PEPSI Informations 1(800) 265-5412

Société des alcools du Québec TELE 7 CITE 7 Gouvernement du Québec Ministère de la Culture et des Communications Patrimoine canadien Canadian Heritage loto-québec Ville de Drummondville

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU **DOMAINE Forget** Du 19 juin au 22 août 1999

St-Irénée, Charlevoix

**Samedi, 19 juin** 24 \$  
James Sommerville, cor  
Les cuivres du Domaine Forget  
Direction: Vincent Cichowicz  
Louise Cauffopé, piano, le Quatuor Arthur-LeBlanc et les professeurs du Domaine Forget  
œuvres de TCHAIKOVSKI, FORSYTH, DEBUSSY, BOZZA, POULENC, BEETHOVEN, SCHUMANN et MOZART

**Vendredi, 25 juin** 24 \$  
Ricardo Morales, clarinette  
Quatuor Arthur-LeBlanc  
œuvres de JANACEK, HERRMANN, MORAWETZ et MOZART

**Samedi, 26 juin** 24 \$  
Emmanuel Pahud, flûte  
Éric Le Sage, piano  
œuvres de MOZART, REINECKE, WEBER ET HINDEMITH

**Mardi, 29 juin** 24 \$  
œuvres de Francis Poulenc  
Éric Le Sage, piano  
Francis Dudziac, baryton  
André Papillon, flûte, Philippe Magnan, hautbois  
Robert Spring, Marie Picard, clarinettes  
Richard Gagnon, Whitney Crockett, bassons  
Guy Carmichael, cor et le Quatuor Arthur-LeBlanc

**Les Branches-Musique** Tous les dimanches de 11 h à 14 h 24,50 \$

20 juin Les Mandolines de Québec  
Sérénades italiennes, danses espagnoles, airs tziganes  
27 juin Jean-François Clément, Danielle Bédard et Madeleine Magnan  
Chansons françaises

RESERVATIONS: (418) 452-3335 poste 872 ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872  
Visitez notre site: www.cite.net/forget

## ARTS

## Le livre aux quatre vents de la grogne

C'est l'histoire de Françoise Careil, dans sa petite Librairie du Square, près du carré Saint-Louis, mais ce pourrait être celle de bien des librairies de quartier, en somme. La dame tient la barre du lieu depuis quinze ans. Elle est du genre qui bosse six jours par semaine, sans faire fortune, on s'en doute, et loin de là, même que des fois, le découragement la saisit, mais un amour des livres partagé avec les habitués, forcément, ça crée des liens. Il faut dire que ceux-ci sont nombreux à la consulter avant d'acheter. Le gros tiers des personnes qui franchissent son portillon, elle les connaît par leur nom. On dira ce qu'on voudra: le charme des petites surfaces, c'est leur côté humain.

Parce que des livres, que voulez-vous, ça ne se magasine pas nécessairement comme de la margarine. Parfois oui, au supermarché ou au Club Price, mais pas toujours. Il y a le modèle intimiste qui joue encore, le libraire venu donner la piqure littéraire aux uns, garder la flamme allumée dans le champ des autres: «Et que me recommandez-vous? Celui-ci, non? Celui-là?» Et le client de placoter un peu avant que la suggestion ne fuse sur mesure pour son gabarit: et le voilà reparti avec son petit roman sous le bras.

Ce n'est pas que je veuille sortir les violons du «small is beautiful», mais le Québec possède un solide réseau diversifié de librairies qui, hélas, prend l'eau.

Remarquez, je n'ai rien contre les grandes surfaces aux millions de bouquins alignés. Quand on sait ce qu'on cherche, ça va subito presto. On met la main sur l'ouvrage requis et sur un disque une fois rendu. Pourquoi pas en plus sur une cassette vidéo ou un cadeau pour le petit ami? Hop là! Car le volume n'arrive plus seul. Il a besoin de soutien, de renfort, signe des temps, du reste de la quincaillerie. Soit!

Je n'ai rien contre les grandes chaînes, donc, mais beaucoup contre le modèle, la pensée unique. Les librairies indé-



Odile Tremblay

pendantes poussent leurs joueurs maison, affichent leurs couleurs, leurs particularités. Quand le gros du marché passe entre les mains du même acheteur, forcément, ça restreint le champ de vision. Voici la tranche unique, et que tout le monde défie par là. On fait ici dans le roulement.

Alors, ce méga-empire Renaud-Bray avalant Champigny et fusionnant avec Garneau à Québec, comme un cobra glouton, forcément, ça inquiète. 23 succursales, un balayage sur la métropole et la capitale dont on a peine à imaginer encore les retombées mais qui entre dans le flanc des indépendants. Certaines librairies vont fermer, c'est sûr. Allez résister à un raz-de-marée. 35 d'entre elles se sont écrasées au cours des dernières années dans le paysage québécois du livre sans que personne ne les aide. Pas besoin de sortir sa boule de cristal pour présumer de l'avenir. L'empire Renaud-Bray n'attendra pas ses tentacules hors de Québec et Montréal, promet la ministre de la Culture, Agnès Maltais. Mais tôt ou tard, gageons que le mouvement gagnera du terrain en province. On n'arrête pas le progrès, paraît-il. «Les gens feront leur Renaud-Bray comme ils le font ailleurs leur Steinberg», soupire Françoise Careil.

Et je n'ai pas encore parlé des conflits d'intérêts, réels ou apparents, qui laissent carrément pantois dans cette affaire. La SODEC y joue un drôle de jeu, et pas des plus

confortables. Non seulement la société culturelle québécoise a financé en partie la mégafusion, mais un de ses membres siège au conseil d'administration de l'empire en question. Songez que cette même SODEC jongle avec les demandes d'aide des petites librairies qui crient «au secours!» et réclament des sous pour survivre. Cherchez l'erreur. Fouillez le malaise. La main droite et la main gauche, l'une à bâbord, l'autre à tribord.

L'Etat, pour rétorquer à la voracité des grandes surfaces du type Club Price ayant grignoté le marché du livre et pour éviter que des consortiums étrangers n'emportent tout le morceau, répond en favorisant l'implantation de mégalibrairies. Résultat: le milieu des indépendants a l'impression d'être le dindon de la farce. Et allez l'en blâmer...

Ajoutez dans la marmite grouillante de conflits ce récent groupe de travail sur le livre qui a fait un petit couac de rien du tout, étouffé en grande partie par les dissensions de ses membres aux intérêts divergents. C'est qu'il n'a guère exploré de pistes nouvelles de gestion de crise, ce groupe. Plutôt que de créer un modèle québécois côté réglementation des prix, on y a renforcé le clou emprunté au système français du prix unique, statu quo qui en révolte plusieurs. D'autant plus que Zellers et les Club Price s'en balancent, du prix unique du livre. Ils font des rabais. Et par ici les foudres.

Conflits d'intérêts, vous dites? Le président du groupe de travail sur le livre, Pierre Lespérance, à la tête de Sogides, s'est associé à Pierre Renaud et trône désormais avec lui au sommet de l'empire Renaud-Bray. Yvon Lachance, de la librairie Olivieri, se gratte la tête: «Comment Pierre Lespérance, en fusionnant lui-même, aurait-il pu s'opposer à des mégafusions qui affaiblissent le réseau des librairies?» De fait...

Il y avait déjà des dissensions. Le manque de confiance s'en mêle, envers le groupe de travail, envers la SODEC. Alouette!

«La concentration est une tendance internationale, précise Yvon Lachance. Ailleurs, on essaie de légiférer, histoire de ralentir le phénomène, de protéger des acquis. Ici, l'Etat accélère le processus plutôt que de soutenir un réseau diversifié. C'est le monde à l'envers. Je ne parle pas latin, mais je suis en train de le perdre.» Rappelons-nous aussi que Pierre Renaud, avec ses velléités d'expansion galopante pour Renaud-Bray, s'était mis à y a quatre ans sous la protection de la Loi de la faillite. Tout le milieu du livre avait épongé à l'époque. Or le phénix, en renaissant de ses cendres, ne partage pas le pactole avec ses Samaritains d'hier. Grognelements accrus. Justifiés, une fois de plus.

«Je pense que l'Etat a fait son lit en laissant tomber les librairies indépendantes, fulmine Denis Lebrun, de la Librairie Pantoute à Québec. Qui va être notre concurrent direct? Le gouvernement? Si le but de l'exercice, c'est de lutter contre les grandes surfaces qui font chuter les prix, ça se passera au-dessus de nos têtes.» Les indépendants ne se préparent pas à mourir pour autant et se battent bec et ongles, mais en sentant que le tapis leur glisse bel et bien sous le pied.

«Qu'arrivera-t-il si Renaud-Bray connaît, comme dans le passé, des problèmes financiers?», demande Pierre Lebrun. «Ça mettrait le marché du livre à terre. L'Etat se retrouverait pieds et poings liés, obligé d'investir de plus belle. Et nous, là-dedans?»

«Les mégalibrairies comme celles de Renaud-Bray deviennent alléchantes pour les entreprises étrangères, renchérit le patron d'Olivieri. Le gouvernement est en train d'ouvrir la porte à ce qu'il craint le plus: la mainmise d'intérêts étrangers sur le livre québécois.»

Bref, le diable est aux vaches et la crise du livre s'apprête à devenir aussi méga que Renaud-Bray. Quant à l'Etat, il fragilise un réseau de librairies déjà secoué par les quatre vents. Qui y gagnera? Ni vous, ni moi, ni le livre. Ça fait bien des perdants, vous ne trouvez pas?

otremblay@ledevoir.com

## ENTREVUE

## Bertolucci, la liberté et la passion

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Bernardo Bertolucci avait l'impression, avec son dernier film *Shandurai*, de retrouver un peu la liberté de sa jeunesse. Or la liberté, force est de le constater, passe par le manque d'argent. Pauvre, vous n'intéressez personne, et on vous laisse tranquille. Du moins, c'est en gros ce que le cinéaste me confiait cette semaine au téléphone, de son Italie natale, soucieux de préciser que, même sur de gros morceaux comme *Le Dernier Empereur* et *Little Buddha*, on ne le contraignait pas vraiment. «Quoique tout de même le gros budget entraîne une responsabilité morale... La liberté, c'est l'absence de pressions, précise-t-il. Avec *Shandurai*, je me sentais léger comme un papillon.»

Trois millions de dollars et des poussières, un film destiné au départ à la télévision. C'est assez pour que la méthode débrouillardise reprenne ses droits tout à coup. L'équipe légère, la caméra à l'épaule, ça permet de voler des scènes aux rues de Rome sans se faire repérer, de mettre la main sur une maison abandonnée avec un escalier circulaire, cadre idéal pour *Shandurai*, sans reconstruire tout un décor artificiel en studio.

Adapter *Shandurai* d'une nouvelle de James Lasdun fut l'idée initiale de l'épouse de Bertolucci, Claire Peblow, d'ailleurs coscénariste avec lui. «Mais on a pris beaucoup de libertés face à la nouvelle, écrite au milieu des années 80, explique-t-il. L'héroïne initiale était une réfugiée politique d'Amérique latine. Mais dans le contexte d'aujourd'hui, à Rome, les réfugiés nous arrivent surtout d'Afrique, d'où le transfert. Par ailleurs, j'avais traité à travers des films précédents, *Le Dernier Tango à Paris*, notamment, le rapport entre un homme plus âgé et une jeune femme et je ne voulais pas revenir sur ce terrain-là. Le héros de Lasdun était quinquagénaire. Je l'ai rajouté en donnant le rôle à David Thewlis et en offrant à mon duo une égalité sur ce plan.»

«Mon film en est un sur l'amour inspiré par une personne très différente de soi. J'ai été attiré par cet écart entre un pianiste excentrique anglais et cette fille africaine issue d'une tout autre culture. Un certain nationalisme glorifié est basé sur la haine de l'autre et, à notre époque, offrir une solution de remplacement, celle de l'amour, à tant de fureur devient un acte important.»

## Le choix du non-dit

*Shandurai* raconte la passion d'un musicien solitaire britannique dans une grande maison romaine pour une jeune réfugiée qui fait le ménage chez lui. «Tous deux sont des étran-

gers à Rome, des déracinés. Je voulais que l'on ne sache rien du passé de cet homme. David Thewlis me demandait: mais qui est donc Kinsky? Peu important. Son personnage était présenté comme un mystère, à travers les yeux de la jeune femme, et je voulais que le public participe à cette même énigme, qu'il le découvre avec elle.»

«Le film est une économie, presque une œuvre silencieuse où dramatiquement le non-dit devient un choix et un défi. Est-il possible de raconter deux personnages complexes avec un minimum de dialogues? Tel fut mon point de départ. Ce fut très stimulant pour moi de retrouver la joie de dire les choses avec des images, des gestes, une musique. Tout cela découle du petit budget, du sentiment de liberté qui fut le mien. La musique devint un pont de communication. Nous avons créé le dialogue à travers les rythmes africains, les influences occidentales.»

«La maison est le troisième personnage de l'histoire, mais on n'arrivait pas à mettre la main sur le lieu propice, poursuivit le cinéaste. On trouvait des grands palais romains trop budgets, Gianni Silvestri, le chef décorateur, trouva cette maison abandonnée depuis trente ans avec son ma-

gnifique escalier en spirale. C'était elle, à coup sûr. A mesure que le héros se départit dans le film des tapisseries, des sculptures, des meubles qui l'habitent, la maison revient dans l'état où nous l'avons trouvée, aussi délabrée, aussi vide.»

Bertolucci arrêta vite son choix sur David Thewlis, qu'il avait admiré dans *Naked* de Mike Leigh, mais la jeune Thandie Newton, née d'un père anglais et d'une mère zimbabwéenne, était pour lui une inconnue. «Elle est arrivée dans son costume Armani, très élégante. — Vous savez, je cherche une jeune Africaine, ai-je précisé. — C'est mon travail de me transformer, a-t-elle répondu. Et puis Jonathan Demme, qui l'avait dirigée dans *Beloved*, était enthousiasmé par elle. Je n'ai pas regretté mon choix. Son visage est si intelligent, si expressif.»

Des projets? Bertolucci, qui vient d'être opéré pour une hernie discale, n'éprouve qu'une hâte: se remettre sur pied. «Après, on verra...» Mais il affirme avoir repris goût à un langage intimiste presque artisanal. Espérons qu'il explorera encore cette veine qui lui réussit merveilleusement bien.

Le réalisateur Bernardo Bertolucci donnant des instructions sur le tournage de *Shandurai*.

## ET ÉTÉ,

### la Chaîne culturelle

vous offre encore et encore plus...

radio chaîne culturelle  
Radio-Canada  
www.radio-canada.ca

**LUNDI 20h**  
IN DEO de Nancy Huston et Richard Séguin

Une œuvre inédite qui marie un texte en français et en cri de Nancy Huston et une musique envoûtante de Richard Séguin, présentée à l'occasion de la Journée nationale des Autochtones. À la narration française: Nancy Huston et le comédien cri Denis Lacroix de Sudbury. À la narration cri: l'annonceur-réalisateur de Radio-Canada Nord-Québec Arnold Cheechoo.

Coordination du projet: Line Meloche

**LUNDI AU VENDREDI 20h**  
L'été à bord de LA GRANDE TRAVERSÉE

Dès le 22 juin, les plus récents concerts d'Europe chanteront les passagers-auditeurs de cette Grande traversée partie pour tout l'été à la conquête des plus beaux concerts de musique classique.

Animation: Stéphane Pilon  
Réalisation: Frédéric Trudel

**LUNDI AU VENDREDI 12h11**  
Gilles Archambault et LE JAZZ, C'ÉTAIT HIER ET C'EST AUJOURD'HUI

Du 21 juin au 9 juillet, la Chaîne culturelle célèbre le retour de la passion du jazz selon Gilles Archambault. Du lundi au vendredi, de même que les samedis 3 et 10 juillet, ce connaisseur apprécié des amateurs de jazz s'inspire du Festival International de Jazz de Montréal pour livrer ses choix musicaux et ses commentaires savoureux.

Une émission de Gilles Archambault

**LUNDI AU VENDREDI 22h**  
La guerre du Vietnam revisitée à l'émission REPORTAGES

Du 24 juin au 26 août, une série de reportages hebdomadaires sur la guerre du Vietnam regroupant les différents points de vue de Vietnamiens et d'Américains sur les événements marquants de ce conflit, de même que des archives et des commentaires de personnages importants de l'époque, dont l'ancien secrétaire à la Défense américaine, Robert McNamara, et le célèbre général Westmoreland.

Réalisation: Sylvain Desjardins pour Radio-Canada et Emmanuel Laurentin pour France-Culture.

95.3 FM  
Lamèque

98.3 FM  
Moncton

101.9 FM  
Allardville

101.5 FM  
Rimouski

100.9 FM  
Chicoutimi

95.3 FM  
Québec

90.7 FM  
Estric

104.3 FM  
Mauricie  
Centre du Québec

100.7 FM  
Montréal

102.5 FM  
Ottawa-Hull

90.3 FM  
Toronto

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

SODEC  
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT  
DES ENTREPRISES COMMERCIALES

CHAMBRE DE COMMERCE  
DU QUÉBEC

Gouvernement  
du Québec

## Une grande fête

### juste pour lire!

Des livres anciens, neufs ou d'occasion, pour tous les goûts, à tous les prix.

Accès Gratuit

en collaboration avec  
**LE DEVOIR**

**CKAC 730** le journal de  
RADIO-MÉDIA montreal

Production et réalisation  
**Hélène Tirole**

**A Boucherville**

Du 18 au 24 juin  
(parc Laramée)

**A Montréal**

Du 29 juin au 18 juillet  
(au Vieux-Port)

**A Québec**

Du 27 juillet au 8 août  
(Terrasse Duferin)

**A Magog**

4,5,6 et 11,12 septembre  
(Pointe Merry)

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Paysages agricoles et autres

**ARMOIRES BOTANIKES**  
Jean-Paul Ganem  
Galerie Occurrence  
460, rue Sainte-Catherine Ouest,  
local 307  
Jusqu'au 28 juin

**BERNARD LAMARCHE**

On se souvient de l'artiste français Jean-Paul Ganem et de son art agricole. Directement branchées sur

le land art des années 60, ses compositions paysagistes refont le paysage rural des régions de la France. Après être intervenu pendant cinq années sur la contrée locale, il est venu en 1996 trafiquer les paysages environnant la région de Mirabel. L'artiste sème diverses cultures et plantes selon des arrangements géométriques visibles à vol d'oiseau. Il en résulte des dessins livrés aux transformations saisonnières. Visibles pour tout voyageur filant vers l'aéro-

port de Mirabel, ses compositions sont documentées par des photographies, qu'il présente en galerie. Il est possible de voir ses réalisations dans un livre posé sur la table à l'entrée de la galerie Occurrence, où il expose ces jours-ci.

Il s'agit de la seconde présence de Ganem à Occurrence en deux ans. Sa précédente apparition avait culminé par une distribution de fines herbes et de laitues aux visiteurs venus à la galerie le dernier jour de l'exposition. L'artiste y avait fait pousser ces plantes pendant le cycle d'exposition. Il avait littéralement envahi l'espace de la galerie avec des plantations de cresson, de laitue frisée et de laitue rouge. Cette chute, au bout du mois qu'avait duré l'exposition, plaçait l'accent sur la nature sociologique de son travail. Plutôt qu'à un vernissage, les visiteurs étaient conviés à une récolte.

pective est efficace, comme si l'artiste avait retourné sa lunette.

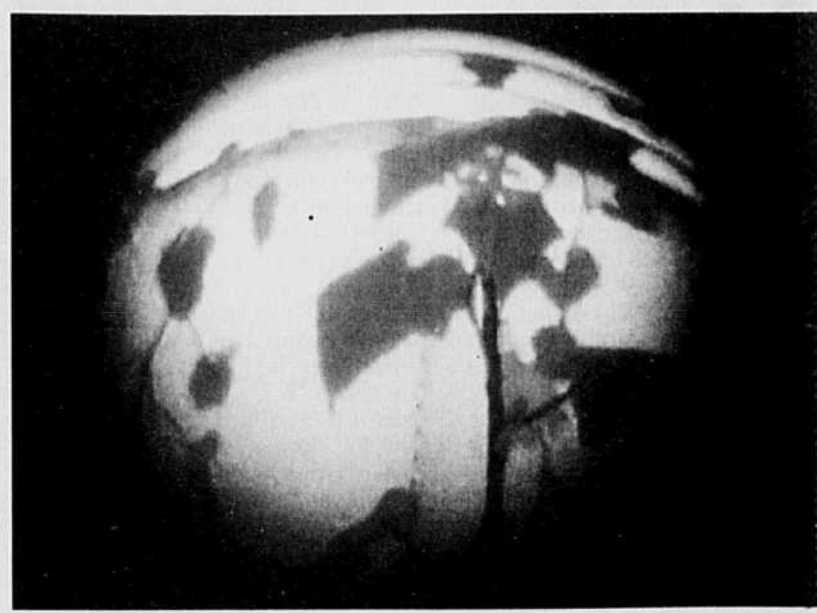
À l'extérieur, Ganem doit s'entendre avec les agriculteurs propriétaires des terrains qu'il redessine. Le projet à Mirabel s'était tenu en collaboration avec l'organisation Jour de la Terre-Québec, un organisme sans but lucratif «dont la mission est d'améliorer l'environnement en favorisant et en aidant les québécois à poser des actions environnementales concrètes». Pour son prochain projet montréalais, Ganem n'aura pas à négocier sa présence sur le terrain. Il a plutôt été invité par le Cirque du Soleil à reconfigurer ses terrains au nord de la ville. Ainsi, l'arche monumentale d'Andy Goldsworthy sera bientôt accompagnée par les compositions végétales de Ganem. On vous renseigne en temps et lieu.

**Fin de saison**

La saison des galeries achève. Avant d'aller voir les Van Gogh et compagnie, avant de vous lancer dans les musées à bride abattue, avant de pénétrer dans les Maisons de la culture qui organisent des activités estivales, quelques expositions sont encore en cours dans les galeries montréalaises, à ne pas manquer. Quelques expositions s'étirent un peu plus avant dans l'été, comme celle de Mowry Baden, à la galerie Christiane Chassay, qui se termine le 10 juillet et sur laquelle nous risquons de revenir. Côté musées, il ne faut pas oublier non plus les œuvres de Raymond Gervais au Musée d'art de Joliette. Nous vous en reparlerons dans les prochaines semaines.

À la galerie Vox (460, rue Sainte-Catherine Ouest, local 320), P. Elaine Sharpe expose *Natureland*, des photographies qui donnent vie à des figures solitaires. Ces portraits ne sont pas sans comporter une dimension dramatique appréciable, présent des jeux d'éclairages parfois surprenants et font en sorte, à l'occasion, d'animer ces pantins inertes d'une aura propre. Ceci dit, ce monde de brocante possède un souffle limité par la facture somme toute réaliste qu'a choisie l'artiste, laissant derrière les possibilités d'enchevêtrement du réel et de la fiction photographique. Comme si la photographie n'avait pas réussi à arracher à la pénombre des visions véritablement marquantes. Les registres de l'angoisse que l'artiste cherche à évoquer semblent plutôt minces. Les apparitions se donnent moins comme intrigantes que comme des portraits au caractère psychologique manquant d'ampleur. Sauf exception, c'est-à-dire quelques photographies qui accentuent un peu plus les ruptures d'échelle, par exemple.

Dans ce créneau, on se rapportera plutôt à l'avant-dernière exposition d'Alain Laframboise, à la galerie Graff, il y a un peu plus de deux ans. Ses «visions domestiques» jouaient sur des registres similaires, jouant la car-



SOURCE GALERIE L'OCCURRENCE

Vues d'intérieur d'une Armoire botanique

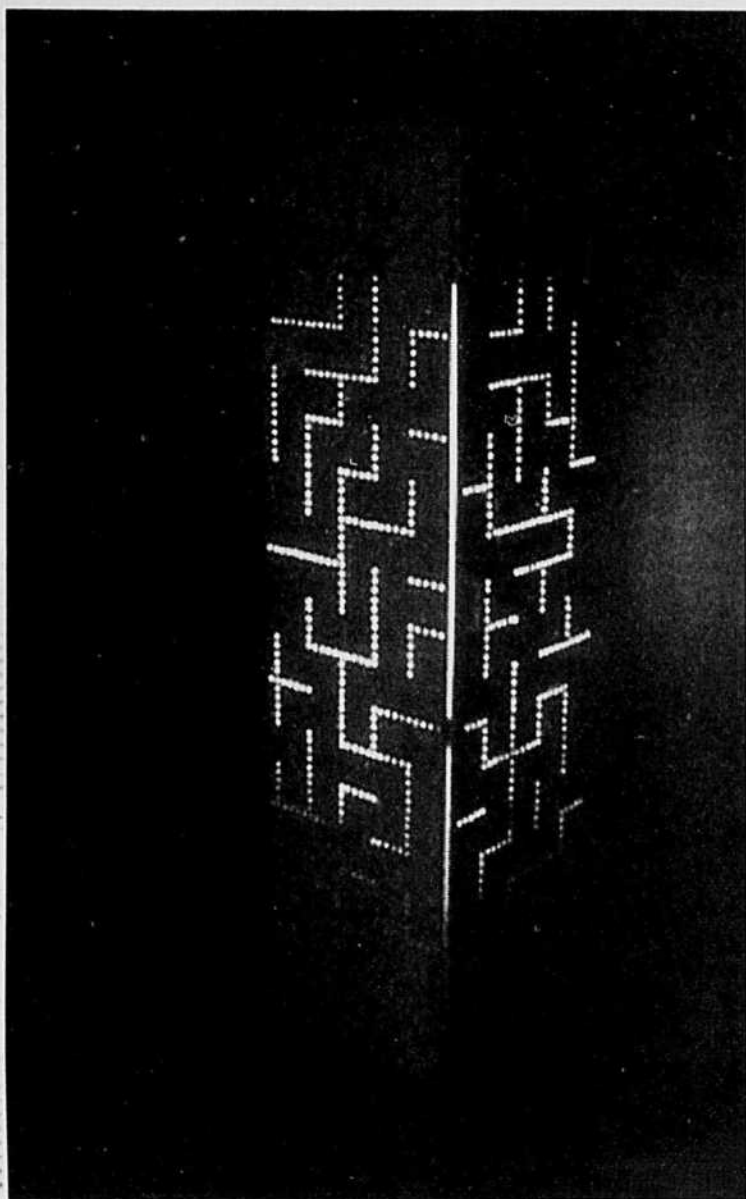
te du collectionnement de façon peut-être plus évidente mais avec une finesse qui nous apparaît absente dans la plupart des photos de Sharpe. L'exposition est tout de même à voir afin de la situer parmi toutes ces productions qui empruntent en photographie des effigies de poupées, des figurines de plastique, on pense entre autres à Carol Sawyer, aperçue en 1995 dans le volet de la relève du Mois de la photo de Montréal, et, plus près de nous, à Emmanuel Galland.

**Ailleurs encore**

À voir aussi, donc, *Ikoiskow*, la spectaculaire installation vidéo de l'exposition de groupe *Ut Natura et Machina Poesis*, du trio formé par l'écrivain Francis Catalano et des artistes Michel Desrochers et Christine Palmieri. L'exposition présente aussi la vidéo de Manon Blanchette, *Tracking*, qui se veut une réaction au travail du vidéaste Bill Viola. Finalement, l'exposition comprend une pièce de l'artiste néer-

landaise Sigrún Hardar. Le tout tient la route jusqu'au 26 juin (372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 418).

Une de ces expositions de fin de saison affiche un sans-gêne amusant. À la galerie du Vidéographe (460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 504), Sébastien Cliche présente la suite de son *Disastair - Hygiène du travail, avec Point de chute*. Touchant directement à ce sujet délicat que sont les écrasements d'avion, Cliche tourne en dérision la rhétorique des compagnie aériennes pour ce qui est de la sécurité. Si sa peinture n'est pas des plus éloquentes, ce qu'il fait en vidéo est tout simplement hilarant. Il faut voir ces mannequins de test de collision se faire bousculer au rythme d'une musique très peu appropriée. Et ce test d'écrasement d'avion, revu par Cliche, est également savoureux. Le premier joue d'une complémentarité déridante, l'autre fait dans le hiatus éloquent. Aussi, au mur, un écriteau énonce des directives de sécurité nouveau genre, toutes aussi dérisoires les unes que les autres, gracieuseté de la compagnie Disastair. À garder en mémoire pour son prochain vol. Réussit.



SOURCE GALERIE L'OCCURRENCE

Une des Armoires botaniques de Jean-Paul Ganem

**MONTRÉAL**  
**par PONTS et TRAVERSES**  
La petite histoire des ponts et traverses au fil des siècles.  
Du 24 MARS au 22 AOÛT

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal  
350, place Royale, angle de la Commune  
Vieux Montréal. Téléphone: (514) 872-9150

POINTE À CALLIERE

SNL-LAMAIN

**Pierre-Léon Tétréault**  
*Territoires d'allégresse*  
Tel un hommage à Jean-Paul Riopelle

Travaux récents & lancement de l'album d'estampes «Parlout le Jazz»

QUÉBEC  
23 mai - 30 juin  
Galerie Madeleine Lacerte  
1, Côte Dinan  
(418) 692-1566

MONTRÉAL  
4 juin - 10 juillet  
Galerie Du Gazon-Couture  
1460, Sherbrooke ouest  
(514) 286-4224

Galerie d'art David Astrof  
présente  
L'Exposition d'été au Belgo

du 23 juin au 30 juin 1999

372, rue Ste-Catherine ouest  
espace 406-408  
(514) 935-4883

www.artap.com

**montmusée**  
Regroupement des institutions muséales de la Montérégie

**La folle nuit des Musées en Montérégie**  
19 juin 1999 des 18h  
Une nuit à vivre absolument!

- Centre d'interprétation du patrimoine de Sorel
- Maison nationale des Patriotes
- Canal de Chambly
- Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire
- Muscobus, le musée communautaire de l'Enfance et de la Jeunesse
- Musée du Haut-Richelieu, musée d'histoire et de la céramique québécoise
- Musée Marsil
- Musée ferroviaire canadien de Delsion/St-Constant
- Musée régional de Vaudreuil-Soulanges

Renseignements 450.638.1522 et 450.536.3033

**Sortez des sentiers battus!**

**BAIE-SAINT-PAUL 1999**

**L'AVENIR**  
EN QUESTIONS

**LE SYMPOSIUM DE LA NOUVELLE PEINTURE AU CANADA**

du 1<sup>er</sup> au 28 août en présence des artistes et jusqu'au 5 septembre avec animations spéciales. Des tables rondes, des conférences, des activités parallèles, un forum.

Du 26 juin au 13 septembre  
**L'EXPO-ÉVÉNEMENT DE L'ÉTÉ**

- Revoir Riopelle à Baie-Saint-Paul
- Revoir la 16<sup>e</sup> édition du Symposium

**«MAGIE DU RÉEL»**  
Hommage à Pierre Perrault  
Une présentation de l'Office national du film

LE CENTRE D'ART EST SUBVENTIONNÉ PAR:  
LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC  
LE MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN  
LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA

ET COMMANDITÉ PAR:  
L'OTO-QUÉBEC - LE GROUPE LA MUTUELLE - TÉLÉ-QUÉBEC  
LE DEVOIR - LE SOLEIL - POWER CORPORATION - CIMT

**Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières**

du 20 juin au 29 août 1999

à la Maison de la culture et la Galerie d'art du Parc de Trois-Rivières

Une occasion unique d'entrer en contact avec la culture mondiale de l'estampe.

Nous remercions:  
Le Conseil régional de développement de la Mauricie  
Le Ministère de la Culture et des Communications  
Le Conseil des Arts et des Lettres du Québec  
Le Ministère du Patrimoine canadien  
Le Conseil des Arts du Canada  
La collection Loto-Québec  
La Banque Nationale du Canada  
Le Nouvelliste  
La Corporation de développement culturel de Trois-Rivières

renseignements: (819) 372-4611

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Œuvres de lumière

**DIMENSION LUMIÈRE**

**IN-BETWEEN  
CONVERS@TION**

Maison de la culture Frontenac  
2550, rue Ontario Est  
Jusqu'au 21 août

**BERNARD LAMARCHE**

L'holographie a tout pour soutenir les plus tenaces résistances. Bien que les artistes en arts visuels s'y frottent depuis déjà une mèche (on pense à Michael Snow et à Evergon parmi les plus connus), l'holographie est en général associée à un bagage technique et à une imagerie peu recherchée encore à ce jour. Il se pourrait même que les réticences, lors de la naissance de la photographie et de ses premiers soubresauts artistiques, selon lesquelles la photographie ne pouvait être l'égal de l'art, soient rejouées par l'entrée de l'holographie dans la sphère artistique.

Nos rudiments d'histoire de l'holographie étant ce qu'ils sont, difficile pour nous d'y voir clair et d'affirmer avec plus grand aplomb ces timides paroles. Mais une visite, jadis et autrefois, au Musée de l'holographie de Barcelone nous avait donné une petite idée là-dessus. Les applications à des fins techniques de ce support à trois dimensions sont encore les plus courantes. Sinon, les images produites pour elle ont comme principal but de se faire transparentes à la magie encore prégnante de voir s'étirer devant nous une image flottant dans l'espace, se détachant de son support.

À ce sujet, le premier volet du triptyque d'expositions dont nous vous entretenons aujourd'hui se charge de rendre un peu plus complexes nos dires mal informés. *Dimension lumière*, une exposition didactique haute en couleur sur l'holographie, permet, à la Maison de la culture Frontenac, de faire un petit tour d'horizon de la question. De l'utilisation du laser et de la lumière dans le procédé holographique jusqu'aux différentes techniques d'impression propres au médium, l'exposition relate les trente années d'existence de l'holographie. Arts et haute technologie se rencontrent dans ces vitrines qui contiennent une trentaine d'œuvres holographiques. Au programme, essentiellement, des rendus d'un réalisme méticuleux.

**Convers@tion**

Dans la même salle, organisée par le Centre d'art holographique et photonique de Montréal, fondé en 1990, et sous le commissariat d'Isabelle Riendeau, l'exposition *Convers@tion* regroupe les œuvres de six artistes montréalais, Philippe Boissonnet, Jean Dubois, Nelson Henriks, Marie-Christiane Mathieu, Sébastien Pesot et Claire Savoie. Centrée sur cette «matière immatérielle» qu'est la lumière, l'exposition regroupe des artistes choisis pour leur contribution dans la création d'œuvres technologiques.

De plus, le titre le révèle clairement, ces œuvres, tantôt de la vidéo, tantôt de l'holographie, tantôt de la sculpture sonore, ou encore cette borne interactive nouveau genre, abordent la délicate question de la conversation, des communications.

Parmi ces œuvres installées dans un espace très restreint, l'occasion se présente de revoir la troublante œuvre interactive de Jean Dubois, ce corps-écran se déroulant sous nos yeux, brûlant sous la poussée de ses pulsions au gré des mouvements des doigts du spectateur. Des scarifications apparaissent à la surface de ce corps arpenté à partir d'un écran tactile, trahissant des tourments que l'environnement sonore de la pièce redouble. L'œuvre possède un ton particulièrement bien ciblé.

Christiane Mathieu, de son côté, élabore une fable sur la matérialité des objets. Sur des plaques de verre, selon des effets de transparence qui se superposent, textes et hologrammes se rencontrent et se brouillent. En outre, la pièce propose pour l'hologramme une présentation inhabituelle, sur plaque de verre, qui rend sa virtualité encore plus probante.

Autre clou de cet accrochage, les deux bandes vidéo de Nelson Henriks, où le mode du reportage est joué à la carte de l'intime, dressent des portraits déstabilisants. Son *Comedy*, par exemple, présente un personnage obnubilé par la succession des tuiles dans le métro, convaincu que leur alignement détermine un code secret. On suit le plus sérieusement du monde cet homme au fil de ses découvertes, jusqu'à la chute, loufoque, de ce récit.

On note ainsi la pièce de Claire Savoie, une colonne de verre minimaliste à l'intérieur de laquelle un haut-parleur déclame en rafale des adjectifs qualificatifs, où deux esthétiques négocient leur place, et cette autre pièce de Philippe Boissonnet qui, avec l'holographie, établit, de manière un peu didactique, des correspondances entre divers points de vue avec ces lunettes qui pointent vers ce centre stratégique où des représentations 3D du monde, intangibles, se superposent. Ces dernières œuvres souffrent malheureusement du manque d'espace alloué à cette exposition, qui aurait avantage de pouvoir respirer un peu, de laisser à la lumière des œuvres la capacité de se diffuser un peu plus. Quelques œuvres souffrent de leur manque d'isolement et n'offrent pas toutes leurs possibilités pour cette raison.

**De l'interactivité**

Possédant seule sa salle, une installation mieux réussie de Boisson-

net, inédite, risque de charmer à tout coup le spectateur... à moins qu'il n'ait peller ouvertement, de prévoir ses comportements, de les conditionner aussi. Par d e s

contient. Ainsi, le spectateur solitaire verra les images s'éteindre alors qu'il s'en approche, alors que d'autres s'allument, impossibles à voir. De cette façon, Boissonnet instaure une dynamique où le spectateur est constamment en déplacement, à la quête des images. Et puisque les hologrammes se perdent lorsque vus latéralement, la lumière, uniquement, témoigne du déclenchement du dispositif.

De cette façon, le visiteur solitaire devra compter sur la présence d'un ou deux autres visiteurs pour espérer voir l'ensemble des images, qu'il ne pourra jamais voir simultanément. A trois, tout s'allume. A plusieurs, il n'est pas possible de dire qui déclenche le dispositif, celui-ci s'emballant devant la profusion de mouvements. Au centre de ce cirque, un projecteur attend le visiteur, lui indiquant encore une fois une place à prendre, mais une place qui, cette fois-ci, bien que centrale, dominante, est invalide et stérile. En périphérie, des images 3D, éclairées par-derrière sur des supports coniques, élaborent le thème de la communication. L'arobas accueille d'abord le spectateur sur ce qui semble être le module stratégique de l'ensemble alors qu'en surimpression, les pronoms *je* et *tu* dansent dans l'espace au gré des mouvements du spectateur, en venant à se fondre pour former d'autres mots, dont le sens prend des connotations particulières en raison du ballet que conçoit l'œuvre avec les pas du



SOURCE PHILIPPE BOISSONNET

*In-Between*, 1997. Installation interactive de Philippe Boissonnet

pas la curiosité de la tester. *In-Between* adhère à cette tendance dans l'art contemporain de s'adresser directement au spectateur, de l'inter-

cepteurs de présence et un espionnage de permutations, l'œuvre de Boissonnet fait se dérober la lumière des trois hologrammes qu'elle

spectateur. Ailleurs, on peut observer des jeux étherés de silhouettes, comme nimbés de lumière (des vapeurs semblent même se dégager du corps, issues des tourbillons d'air chaud que capte le laser lors de la prise de vue).

Ces images où des gestes et des attitudes communicatives sont esquissées reprennent l'axe principal de ce travail qui cherche à créer une expérience conviviale de l'œuvre d'art, où les visiteurs doivent partager leur expérience esthétique. Le spectateur découvre peu à peu la dynamique à laquelle il prend part. En ce sens, cette œuvre développe une modalité singulière du phénomène que nous décrivions plus haut au sujet de cette manière qu'ont les œuvres d'influer sur le comportement des visiteurs. Plusieurs paramètres entrent en ligne de compte qui peuvent même faire en sorte que la situation échappe au visiteur, livré à lui-même. Ainsi, la multiplicité des possibilités, la «dépendance» relationnelle des éléments entre eux et des spectateurs entre eux font de cette œuvre une expérience intéressante.

EXPOSITION  
**ANN  
McCALL**  
ŒUVRES RÉCENTES  
JUSQU'AU 30 JUIN 1999  
WADDINGTON & GORCE  
1446, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal H3G 1K4  
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113  
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h  
E-mail : wadgorce@total.net  
Web : http://www.total.net/~wadgorce

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec

**déclines ART ET SOCIÉTÉ**

Jusqu'au 31 octobre 1999

Deux expositions sur un même thème présentées simultanément au Musée de la civilisation à Québec (jusqu'au 24 octobre) et au Musée d'art contemporain de Montréal (jusqu'au 31 octobre).

185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Montréal (Québec)  
métro Place-des-Arts

Renseignements : (514) 847-6226

une présentation de  
**BENSON & HEDGES**

**GÉRARD DANSEREAU**  
Félins, fusées et espace  
tableaux récents  
Jusqu'au 26 juin  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Du romantisme à l'avant-garde, de Goya à Kiefer, en passant par Van Gogh, Malévitich, Picasso, Calder et Kandinsky, nombreux sont les artistes inspirés par la conquête des nouvelles frontières. L'exposition *Cosmos* et ses 380 œuvres vous invitent à suivre ce parcours éblouissant.

Musée des beaux-arts de Montréal  
Pavillon Jean-Noël Desmarais  
1380, rue Sherbrooke Ouest  
Renseignements : (514) 285-2000 ou www.mbam.qc.ca

Ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h, les mercredis jusqu'à 21 h.

**17 JUIN - 17 OCTOBRE**

**COSMOS** L'ART À LA CONQUÊTE DE L'INFINI

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Logos: CITE, CKAC730, TOURISME Montréal, La Presse, Nouvelles Frontières, La Commission des arts et des lettres du Québec

Le patrimoine de Montréal en intéresse plus d'un, semble-t-il. C'est ce qu'on conclut du sort du château Dufresne, où la persévérance des intervenants locaux témoigne de l'attachement d'un quartier aux traces de son passé. Un dénouement heureux dans le monde de la conservation: il y a longtemps qu'on avait vu cela...

CLAUDINE DÉOM

Après être demeurée vide et sans activité pendant plus de deux ans, voilà que l'ancienne résidence d'Oscar et Marius Dufresne — autrefois le Musée des arts décoratifs de Montréal — ouvre à nouveau ses portes au public. Sous peu, les visiteurs pourront non seulement admirer le merveilleux décor d'origine de la maison (ainsi que son impressionnante collection de meubles anciens) mais y visiter des expositions temporaires en arts visuels dans les salles du sous-sol.

#### Un projet du quartier

En 1996, au moment où commençaient à circuler les premières rumeurs concernant la relocalisation du Musée des arts décoratifs, certaines inquiétudes avaient surgi quant à l'avenir du château. L'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonnette, un organisme œuvrant dans le quartier depuis plus de vingt ans, craignait la fermeture de ce lieu patrimonial tant apprécié de la population du quartier et des Montréalais en général. Sollicitant tour à tour l'appui des forces vives du milieu dans le but de conserver la vocation publique du bâtiment, l'atelier a organisé une coalition regroupant notamment le collège Maisonnette, la Corporation de développement de l'Est, la Régie des installations olympiques et la SIDAC promenade Ontario (pour ne nommer que ceux-ci). Malgré la variété des missions et des préoccupations immédiates des intervenants, une conviction commune régnait au sein des partenaires de ce projet: tous étaient d'avis que le patrimoine constitue un élément essentiel à la revitalisation du quartier. «Le patrimoine est devenu une source de fierté et d'identité dans le quartier. Cela ne se serait pas cru il y a quelques années. Le château est un élément essentiel, bien enraciné dans l'histoire d'Hochelaga-Maisonnette. Notre projet répondait à une volonté locale de reconnaissance du patrimoine», soutient Guy LeFebvre, directeur général du collège Maisonnette et président du conseil d'administration de la Société du château Dufresne.

Du côté de Tourisme Hochelaga-Maisonnette, organisme visant à revitaliser le quartier au moyen du tourisme, on entend le même discours: «Depuis quelques années déjà, le patrimoine culturel est devenu l'axe principal de développement touristique. Le projet de transformation du château en un site animé d'interprétation et d'exposition s'inscrit à merveille dans la mission de notre regroupement», rapporte Sylviane DiFolco, directrice de l'organisme qui siège au même conseil d'administration.

Trois longues années plus tard — un moment marqué par des discussions et des négociations continues avec la Ville de Montréal (le propriétaire du bâtiment) —, la gestion du château Dufresne est dorénavant confiée à la Société du château Dufresne, une nouvelle entité créée à cette fin, dont le conseil d'administration rassemble des représentants des organismes ayant contribué à mener le projet à terme.

#### L'animation in situ

La programmation du nouveau musée prévoit non seulement un calendrier d'expositions tempo-

# FORME

## Le patrimoine

# conjugué au présent

LE CHÂTEAU DUFRESNE

OUVRIRA BIENTÔT SES

PORTES, RAFRAÎCHI ET

MEUBLÉ D'ÉPOQUE

raires en arts visuels mais la mise en valeur de l'intérieur de l'ancienne résidence bourgeoise et de sa collection d'objets historiques ayant appartenu à Marius Dufresne. En s'inspirant de photographies anciennes, différentes pièces de la maison, notamment le salon, la salle à manger et la bibliothèque de l'ancien ingénieur municipal de la Ville de Maisonnette, seront aménagées de façon permanente à la manière de l'époque.

«Le château vise à procurer une expérience patrimoniale inoubliable en faisant pénétrer les visiteurs dans les lieux mêmes qui font partie de leur histoire», explique Paul Labonne, directeur de l'Atelier d'histoire d'Hochelaga-Maisonnette et responsable de la programmation du nouveau musée. L'exposition permanente cherche aussi à transporter le visiteur hors les murs de façon à comprendre davantage l'histoire du secteur pour ensuite le contextualiser à une échelle métropolitaine. «En plus de ses grandes églises, Hochelaga-Maisonnette compte un nombre considérable de bâtiments patrimoniaux témoignant du riche passé de la ville de Maisonnette et dont on doit en grande partie l'existence aux frères Dufresne. Le château nous permettra de mettre en rapport l'histoire de la famille avec le patrimoine du quartier et du reste de Montréal. Le thème de la décoration intérieure de la maison [signée Guido Nincheri] nous permettra, par exemple, d'introduire l'œuvre du célèbre artiste sur l'ensemble du territoire montréalais», explique Paul Labonne.

#### La reconnaissance à l'échelle locale d'abord

Sans l'ombre d'un doute, la conservation du patrimoine s'est taillé une place de choix dans Hochelaga-Maisonnette. Les visites d'églises et les circuits thématiques du quartier — comme celui intitulé «Sur les traces de la Bolduc», par exemple — gagnent en popularité tout en se voulant des activités complémentaires aux attraits plus traditionnels que sont le Parc olympique et le Jardin botanique. Cet état de fait est toutefois redevable à un long travail de sensibilisation et de concertation que semble favoriser l'échelle locale. «Dans le quartier, la sensibilité au patrimoine est en grande partie redevable à une cohésion entre les groupes communautaires du secteur, qui forment un réseau intégré», soutient M. Labonne. On observe d'ailleurs le même phénomène dans d'autres quartiers de Montréal, notamment à Saint-Henri ou sur le Plateau Mont-Royal, où des partenariats entre intervenants locaux permettent de nombreuses activités de mise en valeur du tissu urbain ancien.

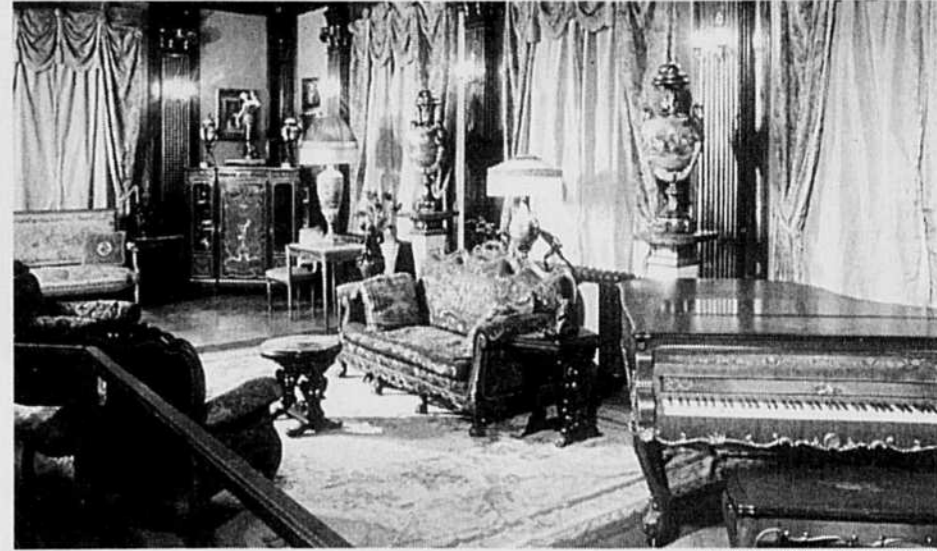
Finalement, tout laisse croire que la revitalisation des quartiers anciens passe de plus en plus par la conservation et la mise

en valeur du patrimoine. Ajoutons à cela une pincée de concertation, et le tout prend des allures de réussite. Le cas du château Dufresne en fait l'éloquente démonstration.

#### L'héritage des frères Dufresne

Construit par l'ingénieur Marius Dufresne à partir de 1915, le château (ce vocable n'étant utilisé qu'à partir des années 1970) était sans contredit la plus grande demeure bourgeoise du temps de la ville de Maisonnette avant que cette dernière soit annexée à Montréal en 1918. L'architecture du bâtiment — qui, en fait, dissimule deux logis distincts — s'inspirerait de celle du petit Trianon de Versailles (rien de moins!).

Du haut de son promontoire rue Sherbrooke, le château Dufresne était conçu pour voir et se faire voir. Si ses formes extérieures s'inspirent de la mode du moment, c'est-à-dire de l'architecture Beaux-Arts, témoignent éloquentement de l'appartenance de la famille à la bourgeoisie francophone de l'époque, c'est tout simplement d'un décor intérieur qui en a laissé plus d'un bouche bée. La maison s'enorgueillissait d'ailleurs, noblesse oblige, d'être une des rares à Montréal à posséder un fumoir, surnommé «le salon turc» en raison de ses canapés, coussins et objets décoratifs importés du Moyen-Orient. Outre les moulures de plâtre richement ornées, les marbres texturés et le mobilier extravagant, l'ornementation du château compte parmi les plus intéressantes de Montréal en raison des toiles murales et des vitraux signés de



Grand salon de Marius Dufresne

PHOTOS: MICHEL BRUNELLE

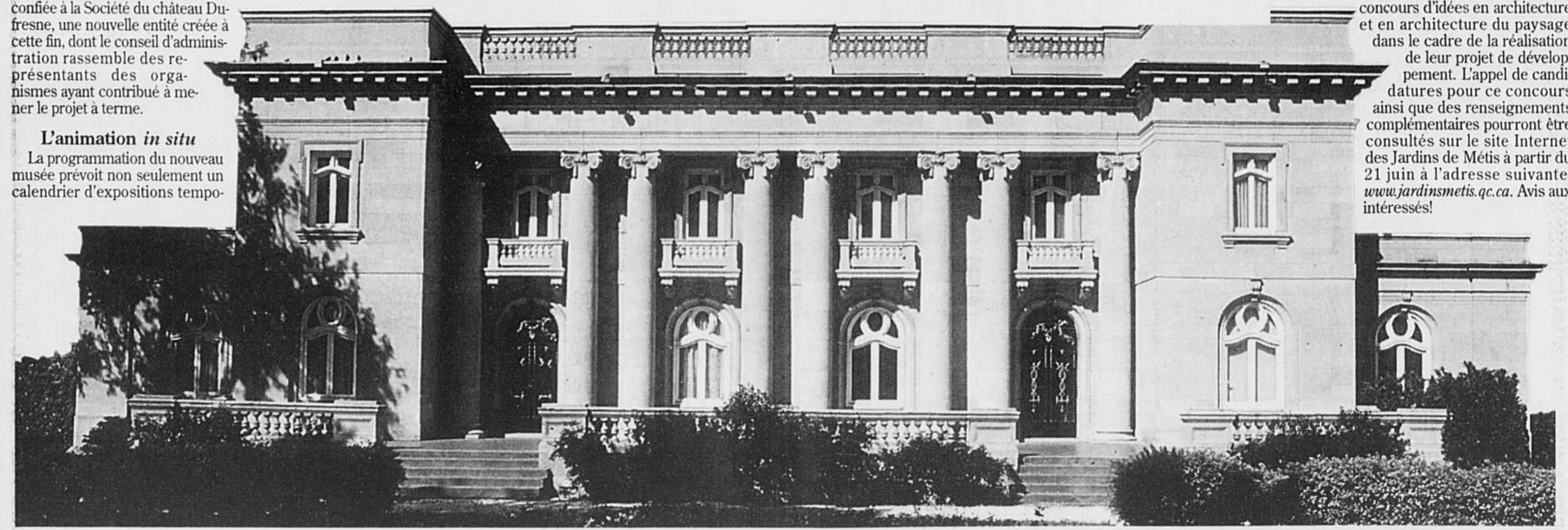
#### REGARD OBLIQUE

#### Randonnées estivales patrimoniales

Explorateurs, à vos souliers, la saison des randonnées pédestres est à nouveau parmi nous! Le week-end est le moment idéal pour vous balader tout en découvrant les secrets des rues et des quartiers de Montréal. L'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonnette et Tourisme Hochelaga-Maisonnette organisent différents circuits retraçant le passé de la ville de Maisonnette pendant les mois de juillet et août, sans compter les expositions offertes dans les églises patrimoniales du secteur. Renseignements: (514) 899-9979 ou (514) 256-4636.

De retour cette année encore, les «Architectours» d'Héritage Montréal vous emmènent dans différents quartiers de la ville (et même de l'île). On y parle d'architecture, d'urbanisme et de certains enjeux patrimoniaux, notamment celui des grands hôpitaux sur le mont Royal. On peut obtenir le calendrier en appelant au (514) 286-2662.

Dans un tout autre ordre d'idées, les Jardins de Métis de la région du Bas-Saint-Laurent organisent un concours d'idées en architecture et en architecture du paysage dans le cadre de la réalisation de leur projet de développement. L'appel de candidatures pour ce concours ainsi que des renseignements complémentaires pourront être consultés sur le site Internet des Jardins de Métis à partir du 21 juin à l'adresse suivante: [www.jardinsmetis.qc.ca](http://www.jardinsmetis.qc.ca). Avis aux intéressés!



IDM

### Rappel: les nouveaux programmes de l'IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0881  
Courriel: [ids@idm.qc.ca](mailto:ids@idm.qc.ca)  
Site web: <http://www.idm.qc.ca>

En avril dernier, dans le cadre du dévoilement de sa nouvelle programmation, l'Institut de Design Montréal a eu le plaisir d'annoncer la mise sur pied de deux nouveaux programmes: *Diagnostic Design* et *Soutien à la mise en marché*.

Voici un bref rappel de ces deux programmes qui, respectivement, ont pour objectif d'augmenter l'intégration du design en entreprise et de favoriser le rayonnement des designers d'ici sur les scènes locale et internationale.

#### Diagnostic Design

Destiné aux PME des secteurs manufacturiers et des services, *Diagnostic Design* offre aux dirigeants d'entreprises la possibilité de recevoir la visite d'un expert-conseil qui les aidera à découvrir tout le potentiel du design comme réponse

aux exigences du marché et aux défis de la commercialisation et ce, en tenant compte de la spécificité de leur domaine.

Pour une entreprise, avoir recours à *Diagnostic Design* permet, facilement et rapidement, de définir ses besoins en matière de design et de bénéficier d'outils efficaces d'intégration du design. Suite au rapport du consultant, l'entreprise qui décide de mettre en application les recommandations de l'expert peut bénéficier d'une contribution financière de l'IDM pouvant atteindre 25 % des frais encourus pour les services d'un designer ou d'une firme de design (max. 2 500 \$).

#### Soutien à la mise en marché

Soutien financier ou logistique, ce nouveau programme vise à accroître la visibilité des designers québécois en les encourageant

à participer à des événements où ils pourront présenter leur savoir-faire et promouvoir leurs produits et services.

Ainsi, un designer peut obtenir une aide financière de l'IDM pour sa participation à un salon, une foire commerciale, une exposition ou pour une activité dans un domaine spécialisé qui lui permettra d'atteindre des objectifs de prospection ou de distribution spécifiques. Le montant alloué peut aller jusqu'à 50% des coûts admissibles (max. 4 000 \$). Par ailleurs, une aide additionnelle pour la conception d'outils de promotion peut également être attribuée (max. 1 000 \$).

Pour obtenir des renseignements supplémentaires sur ces deux programmes, veuillez téléphoner au (514) 866-2436, poste 33 (*Diagnostic Design*) et poste 31 (*Mise en marché*).

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM:  
tous les jours, du lundi au dimanche, de 10 h à 18 h.